

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ZIDORE ("Le Fader" par Paul Gauthier) -

dit *noté*

arcadie

REVUE
LITTÉRAIRE
&
SCIENTIFIQUE

M AI 1974 245 ✕
21° ANNÉE

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 5 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.

Rik forbundet for sexuelli likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

M.A.S.H., 31, quai de l'Ourthe, Liège

Copyright « Arcadie 1974 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1974. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-ET-UNIÈME ANNÉE

MAI 1974

S O M M A I R E

La question homosexuelle, par MARC ORAISON	229
Homosexualité et cinéma, par PIERRE FONTANIE ..	241
L'extravagant du Pont-Neuf à la manière de... Diderot, par MARC DAY	249
« Les Homosexuels » et la critique	253
Vers la Société érotique, par PIERRE NEDRA	259
A propos de Zidore Angélys et de son « Fada », par PAUL GAUTHIER	266
LIVRES :	
<i>Le bon sexe illustré</i> , de Tony DUVERT	268
<i>Le bonheur des fous</i> , de Pierre GUYARD	270
<i>L'oiseau de nuit</i> , de Susan HILL	271
CINÉMA :	
<i>Le pélican</i> , de Gérard BLAIN	273

MARC DANIEL

ANDRE BAUDRY

LES HOMOSEXUELS

Edition Casterman

Collection VIA — Collection de poche

— 10 F —

GLI OMOSESSUALI

Traduction en langue italienne des « homosexuels »

Ed. Vallecchi — Firenze — 1 000 lire

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL

« *L'HOMOPHILE*

A VISAGE DÉCOUVERT »

*Toutes les communications dans leur intégralité,
les rapports des tables rondes, les discours*

Un volume à distribuer largement.

12 F

— 228 —

LA QUESTION HOMOSEXUELLE

par MARC ORAISON,

Docteur en médecine, Docteur en théologie.

Nous abordons ce soir un sujet qui est loin d'être simple ; c'est dire que je ne prétends nullement en faire une étude exhaustive qui satisfasse tout le monde et qui ne laisse ouverte aucune interrogation. Je m'efforcerai seulement de sortir des sentiers battus et d'éviter les simplismes abusifs (1).

Commençons par un paradoxe. Pour un biologiste moderne (J. Monod, F. Jacob, P. Grassé...) la vie n'existe pas ; ce qui *existe*, et donc est observable, ce sont les êtres vivants, au niveau desquels on peut étudier la structuration moléculaire et organique qui différencie la matière dite « vivante » de la matière dite « inerte ». De façon analogique, je dirai que l'homosexualité n'existe pas ; ce n'est qu'un mot ; ce qui *existe* ce sont des sujets humains qui éprouvent des émotions ou des attirances d'ordre explicitement sexuel pour des sujets de même sexe qu'eux. Et cela à partir du moment où la conscience de la sexualité est à peu près acquise. Ce qui existe, et donc qui est observable, ce sont des sujets — hommes ou femmes — au niveau desquels on peut étudier, avec eux, ce phénomène d'attirance homosexuelle.

Dès lors, pour peu que l'on s'efforce de se dégager de divers *a priori* ou de préjugés (au sens étymologique de ce terme : juger avant de savoir...), on s'aperçoit que ce phénomène est extrêmement complexe et d'une indéfinie variété, contrairement à ce qu'on a tendance à penser.

Il me semble au départ nécessaire de vous communiquer ce qui me permet de parler du problème avec quelques idées personnelles, parfois peu conformes aux préjugés dont

(1) Conférence faite à Bruxelles le 23 octobre 1973.

je parlais. Il y a plus de vingt ans, ayant publié une thèse de théologie sur les problèmes de la sexualité à la lumière des données freudiennes, je me suis trouvé très vite sollicité par des demandes de consultation personnelles. Depuis lors, j'ai entendu ou rencontré — en moyenne statistique — cinq ou six homosexuels par semaine ; des deux sexes, de tous âges, de tous milieux sociaux ou culturels. En outre, étant à la fois prêtre et médecin, j'ai reçu nombre de sujets qui ne seraient pas allés trouver un « prêtre ordinaire » ni un « médecin ordinaire » — même psychanalyste — du moins d'emblée. Je veux dire par là qu'au cours de ces vingt années, j'ai écouté un certain nombre de sujets qui n'ont pratiquement parlé à personne d'autre.

Cela m'a fourni un champ d'observation et de réflexion assez considérable, et les vagues conceptions que j'avais au départ ont été profondément transformées par cet affrontement au réel. Au début, partant sur les données courantes de la culture et de la médecine d'avant 1950, je considérais en quelque sorte qu'il y avait deux catégories distinctes d'êtres humains : les hétérosexuels — de beaucoup les plus nombreux — et les homosexuels. Je me suis assez vite aperçu que c'était ridiculement simpliste, et que les frontières n'étaient pas du tout aussi nettes. Une telle classification est une solution de facilité et risque, si l'on s'y tient, d'empêcher d'entendre la vérité de chaque sujet concerné. Ce qui frappe au contraire, dès qu'on s'en est dégagé, c'est l'indéfinie variété des problèmes vécus et posés.

Il m'est justement impossible de vous donner une idée adéquate à ce niveau, par le fait même de cette diversité. Je ne puis que vous présenter quelques exemples, pris dans mon « fichier intérieur », aussi significatifs que possible de cette diversité.

Un homme jeune, trente-trente-cinq ans, est marié, père de famille ; il aime profondément sa femme et ses deux enfants. La vie sexuelle du couple est très satisfaisante pour les deux. Mais deux ou trois fois par semaine, en fin de journée, avant de prendre le train de banlieue qui le ramenait chez lui, il s'arrêtait dans un urinoir des environs et passait une bonne demi-heure à chercher des contacts homosexuels clandestins avec des inconnus. Ces contacts se limitaient à des attouchements ou des regards discrets et n'allaient pas toujours jusqu'à la masturbation. (Une fois, il a eu des ennuis parce qu'il était tombé sur un policier

en civil...) Pour ce sujet, il s'agissait surtout de *ne pas connaître* le partenaire de passage ; c'était réellement comme une hantise obsédante, à certaines heures, de la vue et de la perception d'un phallus *anonyme*. Ce qui interroge, quant à la structure psychologique de cet homme, c'est le fait qu'il avait avec sa femme une vie sexuelle satisfaisante. Les rapports psychologiques du couple étaient parfois un peu tendus : il avait des moments d'anxiété, des difficultés de caractère ; mais cela n'était en quelque sorte que marginal. Cela se passait il y a quinze ans ; je l'ai vu régulièrement pendant plusieurs années à intervalles assez espacés. Puis il n'est plus venu me voir ; ce qui me fait penser que les choses ne vont pas plus mal.

Un garçon de vingt-quatre ans désire vivement se marier et avoir des enfants. Il est bien attiré par les femmes, mais il a de temps en temps des aventures avec des garçons plus jeunes, seize ou dix-huit ans. Ces aventures ne vont pas très loin ; elles sont à la fois un peu émotionnelles et érotiques ; cela ressemble beaucoup à ces « amitiés particulières » d'adolescents vivant en milieu unisexué. Le sujet n'est pas satisfait de cette situation et veut en sortir. Après un peu plus d'un an, il a débouché dans une hétérosexualité pleinement adulte. Il s'est marié ; il a deux enfants. De fait il s'est dégagé des séquelles persistantes d'une ambivalence adolescente peut-être plus marquée chez lui que d'habitude. Peut-être, vers la cinquantaine, éprouvera-t-il quelques « remontées » de cette ambivalence ; mais ce n'est pas du tout certain. Des histoires de cet ordre sont relativement fréquentes.

Un autre exemple est celui d'un homme d'une quarantaine d'années, célibataire et vivant seul. Excellente insertion professionnelle et sociale. Son entourage s'étonne seulement qu'il ne soit pas marié, mais sans en être préoccupé. Or cet homme n'a jamais éprouvé, depuis son adolescence, qu'une attirance exclusivement homosexuelle, avec des désirs érotiques et des phantasmes portant uniquement sur des hommes jeunes, de vingt à vingt-cinq ans. Mais il lui est arrivé, deux fois dans sa vie, de tomber littéralement amoureux d'un garçon ; et, chose frappante, il s'agissait chaque fois d'un garçon hétérosexuel, qui éprouvait pour cet homme assez séduisant une amitié sans problèmes. Dans ces deux épisodes, l'attirance érotique du début a rapidement disparu et laissé la place à une vive et profonde tendresse ; un rapprochement sexuel devenait impensable, mais

il s'établissait une relation à long terme. Et cet homme est devenu l'ami des deux ménages qui se sont constitués. Pendant un certain temps, chaque fois, il a constaté une sorte de pacification de ses pulsions sexuelles ; mais il ne peut s'empêcher ensuite, contre son gré en quelque sorte, d'avoir quelques aventures érotiques de passage qui le laissent tout à fait insatisfait et assez amer.

Plus récemment, j'ai reçu à plusieurs reprises une femme d'une quarantaine d'années qui éprouvait le besoin de parler avec un prêtre en même temps psychologue de son tourment essentiel. C'est une femme, morphologiquement et physiologiquement, tout à fait normale. Elle se présente dans une tenue sobre, peu féminine mais nullement équivoque. Or depuis aussi longtemps qu'elle se souvienn elle souffre intensément de n'être pas un garçon ; la perception qu'elle a d'elle-même au niveau psychologique et affectif est en contradiction directe avec son sexe somatique et génétique. Elle a rencontré il y a quelques années une femme plus jeune, un peu femme enfant, mais sans excès qui attire l'attention. Il s'est établi entre elles une relation profonde et durable où la première joue un rôle affectueux de protection et de conseil qui comble son besoin affectif autant que celui de la plus jeune femme. Elles n'habitent pas la même ville et se rencontrent assez rarement ; au cours de ces rencontres, il y a des expressions érotiques à propos desquelles elles s'inquiètent, mais sans angoisse véritable.

Dans cette même perspective de contradiction entre le sexe psychoaffectif, si l'on peut dire, et le sexe somatique et génétique, j'ai eu deux ou trois fois l'occasion de recevoir la visite de véritables travestis. L'un d'eux, en particulier, assez « voyant », de niveau intellectuel assez moyen (il était « danseuse nue » dans une boîte), était sincèrement et douloureusement tourmenté par sa situation et se posait sérieusement la question d'une intervention chirurgicale qui lui permettrait de changer officiellement de sexe. Or, sur le plan anatomique et génétique il n'y avait aucune équivoque possible : c'était un homme de vingt-quatre ans.

Je pourrais ainsi vous citer des dizaines d'exemples, chaque fois différents et singuliers malgré les apparences superficielles. C'est-à-dire que quelqu'un qui, comme moi, est en situation d'écouter et de chercher à comprendre, se trouve chaque fois devant un personnalité humaine singulière, devant une aventure et une histoire nouvelles, littéralement inclassables. Comme je vous le disais en commen-

gant : l'homosexualité n'existe pas ; ce qui existe ce sont des sujets qui vivent des préoccupations d'ordre homosexuel.

Sans doute ce qui je vous dis là doit introduire un certain trouble, une certaine confusion dans votre esprit. Et vous sortirez de cette soirée avec l'impression que vous ne comprenez plus aussi bien le problème. Dans un certain sens, c'est un peu ce que je souhaite.

Certes, il y a des schémas classiques, qui correspondent à une certaine réalité. Par exemple, on peut évoquer le cas du garçon bien gentil, enfant unique, qui a grandi entre une mère hyperprotectrice, envahissante, qui « porte culotte » comme on dit, et un père marginal et insignifiant. Cela existe, indiscutablement. Mais j'ai connu, voici dix à douze ans, dans la bande de blousons noirs que je fréquentais, un garçon dont la mère était tellement exclusive qu'elle avait rejeté le père, refusé le mariage, et qu'elle n'avait *jamais* parlé de son père au fils resté unique. Eh bien ce garçon était certes très infantile ; il a gardé toujours une affectivité et une sexualité très infantiles. Mais tout à fait hétérosexuelles...

En fonction de cette longue et vaste expérience, qui a bouleversé mes idées simplistes d'il y a trente ans, je voudrais seulement vous communiquer quelques réflexions qui me paraissent centrales.

*
**

Il est inutile sans doute de rappeler longuement que le fait qu'il y ait des êtres humains homosexuels est de tous les temps. Ce n'est pas propre à notre culture ou à notre époque. Et c'est un fait humain. Contrairement à certaines légendes qui courent, il n'y a pas d'animaux à proprement parler homosexuels.

La première question qui vient est de savoir si c'est « normal ». Il faut être très prudent pour les mots que l'on utilise, car ils peuvent être compris tout autrement qu'on voudrait. Le mot « normal » est particulièrement équivoque, car il peut invoquer une normalité « juridique », ou statistique, ou même d'ordre moral. Or ce n'est pas du tout dans ce sens que je l'emploie, mais bien dans un sens proprement médical. Pour me faire comprendre, j'emploierai une comparaison (qui n'est bien sûr que cela...) : quand un enfant vient au monde, il est *normal* qu'il ait

quatre membres. S'il en manque un ce « n'est pas normal » : quelque chose a empêché le développement complet du plan génétique. Il ne s'agit pas ici de statistique, mais de ce que nous connaissons de l'évolution à partir de l'embryon.

Analogiquement — et au niveau non plus organique mais psycho-affectif de la personnalité — la situation d'un sujet qui se révèle avoir des tendances homosexuelles persistantes et irréductibles après son adolescence exprime une *anomalie d'évolution* : quelque chose s'est passé, dans les débuts de sa vie relationnelle, qui a empêché le développement de ses pulsions vers l'altérité sexuelle.

Avant d'aller plus loin il est indispensable de souligner clairement une distinction essentielle : *souffrir* d'une anomalie n'est pas du tout la même chose que d'en *avoir honte*. Les progrès de la connaissance vont dans le sens de cette distinction. Il y a 50 ans on « croyait » que certaines déformations congénitales étaient dues à l'hérédo-syphilis ; ce qui voulait dire, en filigrane, que c'était une « punition » du « péché » — et du « péché sexuel » — d'un ou des parents. Or maintenant on *sait* que cela n'a rien à voir, et qu'il s'agit de maladies embryonnaires accidentelles, ou d'accidents génétiques qui n'ont aucun rapport avec la honte, c'est-à-dire la « morale » totémiquement conçue. Une anomalie n'est pas une malédiction et la honte ici n'a pas de place. La souffrance du sujet qui la porte n'est pas de cet ordre, ni de l'ordre d'une infériorité *de valeur*, qu'il ne faut pas confondre avec une limitation fonctionnelle.

C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il faut situer le problème homosexuel. C'est peut-être plus difficile, car il ne s'agit pas d'une difficulté somatique. Mais il s'agit pourtant d'une anomalie d'évolution ; cela ne doit pas être, même abusivement, situé comme une « malédiction », ou comme le lieu d'une honte.

Le fait de la dualité sexuelle est un donné fondamental de la nature pour ce qui est de l'organisation de la matière vivante. A partir d'êtres monocellulaires, comme les héliozoaires, cette dualité sexuelle est inscrite dans la structure vivante, et va s'accroissant et se perfectionnant dans l'évolution jusqu'aux mammifères supérieurs. Elle s'exprime au niveau des dynamismes de comportement — appelons-les l'instinct — par l'attraction intersexuelle tendant à une conjonction qui est *biologiquement* orientée à la reproduction de l'espèce. Cela est une loi générale du monde vivant.

Et l'espèce humaine, en cela, n'est pas différente des autres mammifères.

Ce qui diffère, c'est la complexité des connections cérébrales. Quelque chose surgit, d'un tout autre ordre que la seule dimension biologique, sans pour autant la supprimer ou l'anéantir. (Le croire serait retomber dans un idéalisme préscientifique, ou dans un « angélisme » assez inquiétant...). Il y a cette marge absolument nouvelle, à partir de l'apparition du cerveau orbitofrontal, qu'est le monde psychique et affectif, obscur dans les tous débuts et progressivement lumineux à lui-même partiellement : vie affective, intellectuelle, spirituelle.

La dualité sexuelle est de reste, dans l'espèce humaine, la donnée fondamentale, avec son expression qui est l'attirance hétérosexuelle. Mais la nature de l'homme n'est pas limitée à la seule dimension biologique. Il se passe, à son niveau, autre chose. C'est là que l'apport des découvertes de Freud sont éclairantes. Telle qu'on peut l'observer, chez l'enfant comme dans les persistances fragmentaires et conflictuelles de l'adulte à la lumière de la connaissance de l'inconscient, l'évolution de la sexualité humaine se fait à partir d'un narcissisme primitif et, par des éclosions conflictuelles successives conditionnées par la découverte vécue très primitive de la différence sexuelle, tend à l'attirance affective et érotique hétérosexuelle, c'est-à-dire l'union avec l'*autre* radical : l'autre qui n'est pas comme... Cette évolution est indiscutablement spontanée, « naturelle » : ce qui se produit quand rien ne l'empêche. Or, contrairement à ce qui se passe pour l'animal, il y a justement dans l'espèce humaine cette dimension autre que l'instinct ; c'est-à-dire des facteurs culturels — au sens le plus général de ce terme — qui relativement, perturbent ou empêchent cette évolution vers l'altérité. Et cela ne concerne pas, évidemment, le seul aspect explicitement sexuel de la vie affective ! Pour ce qui est de l'agressivité — c'est-à-dire de la relation avec « les autres » en général — on constate (y compris en soi-même) mille difficultés, des gênes, des inhibitions, des agressivités irrationnelles. Il y a des sexualités qui évoluent vers l'hétérosexualité, et qui sont pourtant profondément perturbées, « inépanouies », inachevées, quant à la perception de l'autre.

C'est en ce sens que je vous disais que le fait homosexuel proprement dit est spécifiquement humain : il n'y a pas plus d'animal homosexuel qu'il n'y a d'animal scrupuleux,

timide, dyslexique, obsessionnel, angoissé d'infériorité, etc... (Le cas des animaux familiers est spécial : on sait bien que les chiens et les chats expriment curieusement les névroses de leurs propriétaires ; de même que les animaux de laboratoire traduisent les complexes curiosités des chercheurs...) Il est donc naïf et un peu ridicule, comme le faisait Gide, de justifier (pourquoi « justifier »... ?) l'homosexualité en essayant de démontrer que c'est inscrit dans la biologie animale. D'abord, c'est faux. Et puis cela comporte le risque de régresser dans la référence à une sorte de « déesse Nature » qui permettrait des choses et en interdirait d'autres. Cette sorte de référence a suffisamment encombré, jusqu'à ces dernières années, la théologie morale !

En rigueur de termes, et dans le sens que je me suis efforcé de préciser, la situation d'un sujet qui a des tendances homosexuelles n'est pas normale. Mais il ne faut pas perdre de vue le fait que parallèlement il y a un certain nombre de sujets dont les tendances exclusivement hétérosexuelles sont tout aussi perturbées, enlisées dans des fantasmes primitifs de coloration sadique, masochiste, fétichiste, etc... On voit bien dans quel sens se situe le « pleinement normal » ; mais aussi qu'il n'est jamais atteint et que l'approche en est toujours plus ou moins relative.

Mais le sujet homosexuel n'est pas « un malade » parce qu'il est homosexuel. Il faut ici s'opposer à une idée assez courante qui risquerait d'aboutir à une sorte de racisme : les « malades » et les « non-malades ». Certes il peut y avoir des homosexuels qui sont en même temps des « malades mentaux », des « déséquilibrés », mais il y a aussi des hétérosexuels qui le sont... De ces gens dont on se dit, en subissant leur inadaptation à l'existence : « il faut l'excuser, c'est un malade ». Et puis il y a bon nombre de sujets homosexuels qui ne sont pas des « malades », et qui indépendamment de leur problème affectif et sexuel personnel, ont une insertion professionnelle, sociale, relationnelle tout à fait satisfaisante. A les connaître, personne n'aurait l'idée de se dire : « ce sont des malades ».

Il peut y avoir des maladies mentales qui comportent comme symptôme des attirances homosexuelles. Pour employer un vocabulaire classique, c'est le cas de certaines formes de schizophrénie ou de paranoïa. Mais c'est là un tout autre problème. Au sens courant du mot, une « maladie » — fût-elle mentale — est quelque chose qui vous tombe dessus un beau jour et qui vous retranche de l'exis-

tence habituelle, de la participation au monde, de la vie en un sens. Il est bien évident que ce n'est pas le cas de l'immense majorité des sujets qui sont aux prises avec des tendances homosexuelles. Mais il s'agit bien d'une anomalie d'évolution affective ; comme bien d'autres, différentes dans leurs manifestations ; et cela fait partie en un sens de toute la difficulté humaine en général.

Il me paraît très important de ne pas se laisser prendre à cette ségrégation — ce racisme, comme je disais — qui consiste à classer : malades et non-malades. Les « malades », c'est toujours les autres... Le fait de ranger quelqu'un avec l'étiquette de « malade » — en général — est pour soi instinctivement une manière de se protéger, de camoufler ce fait fondamental que nous sommes tous des malades mineurs en puissance.

Knock disait « tout homme bien portant est un malade qui s'ignore » ; comme toute boutade, cette phrase exprime une vérité profonde.

Il m'est arrivé souvent d'observer, à la lumière que m'apportait mon expérience clinique, la réaction des gens qui, dans une réunion quelconque, étaient amenés à parler de l'homosexualité. Il y a ceux qui s'indignent, avec une sorte de colère réprobatrice, sous couleur de « morale » (laïque ou non, d'ailleurs...). J'ai toujours eu l'impression que, sans le savoir le moins du monde, ils se défendaient avec vigueur contre une angoisse tout à fait inconsciente en rapport avec leur propre sexualité. D'autres au contraire discutent calmement, réfléchissent, nuancent, cherchent à comprendre ; ils ne sont ni « pour » ni « contre » ; ils sont beaucoup moins concernés dans leur angoisse. Je connais même un ou deux hommes d'âge moyen qui sont homosexuels mais qui ont atteint ce degré de lucidité, je dirais de recul serein, par rapport à leur propre malaise.

*
**

Ce que l'on ignore, la plupart du temps, ou que l'on omet d'entrevoir, c'est que tout être humain a normalement, dans sa vie affective, une composante homosexuelle. Il serait anormal que ce soit autrement. Je m'explique. Si un père de famille a de l'affection et de la tendresse pour son fils de dix-sept ans — et j'espère qu'il en a... — c'est forcément une affection et une tendresse homosexuelles puisqu'il s'agit d'un homme. Cela se passe entre hommes,

donc c'est homosexuel. Et c'est bien une émotion. Sans cela, d'ailleurs, il n'y aurait guère de compréhension possible entre le père et le fils. De même la tendresse que le père de famille éprouve pour sa fille de dix-sept ou dix-huit ans est forcément hétérosexuelle, puisque cela se passe entre un homme et une femme. Et j'espère bien que le père de famille éprouve cette tendresse, et qu'elle est hétérosexuelle... Sans quoi cela irait mal. Seulement, chez ce père de famille, depuis sa propre enfance l'évolution affective s'est faite librement : la composante hétérosexuelle, émotionnelle et érotique a pu se développer et s'explicitier au maximum jusqu'à son expression érotique. Parvenu à l'âge de jeune adulte cet homme est tombé amoureux de sa femme et l'a épousée. Mais dans un sens j'espère bien qu'il reste profondément homosexuel quand il parle avec son fils.

Mais cette évolution affective n'est pas à concevoir comme le passage d'une frontière. Quand on va de Paris à Bruxelles, l'on passe la douane et l'on montre des passeports ; à partir de là on n'est plus en France mais en Belgique. Il est bien clair que l'évolution affective d'un être humain n'a rien à voir avec ce processus ; elle est toujours insensiblement progressive, avec quelques crises « points de repère ». Normalement, tout être humain garde au fond de lui-même des traces de sa vie affective et sexuelle archaïque, infantile ou adolescente, avec lesquelles il vit sans difficulté mais qui peuvent être inconsciemment concernées dans le spectacle ou la confrontation de sujets qui eux sont en malaise explicitement avec leur sexualité. Et cela n'est pas particulier exclusivement du problème homosexuel. Comment un homme marié et père de famille réagit-il dans des relations d'amitié qu'il peut avoir avec un homme dont tout le monde sait que c'est un Don Juan ; c'est-à-dire qu'il va de femme en femme, car il n'est pas capable d'élaborer et d'instaurer une relation d'amour vraie.

Cela étant précisé, la situation d'un sujet qui éprouve des tendances homosexuelles se présente donc comme une situation anormale où ce sujet s'est trouvé bloqué, inachevé dans l'épanouissement de sa sexualité relationnelle, et cela en fonction de son itinéraire personnel qui est chaque fois différent. Il ne peut pas déboucher sur l'acceptation apaisée, stimulante et non angoissante, de la présence dans sa vie de l'autre ; je veux dire du *radicalement autre*, semblable en tant qu'être humain mais radicalement différent,

radicalement autre, parce que de l'autre sexe. Freud a bien montré que cette différence sexuelle constituante est l'élément fondamental de l'évolution psychologique. Quelles que soient les cultures. Les modalités d'évolution sont différentes suivant les cultures, mais le problème de fond qu'est la dualité sexuelle est universel.

La situation affective d'un tel sujet correspond en quelque sorte à une « paralysie » homosexuelle par rapport à la capacité de l'autre. Mais je voudrais surtout que ce mot ne soit absolument pas pris avec une acception morale, ni une qualification de valeur quelconque. Il ne s'agit que d'un diagnostic de ce qui se passe et de ce qui conditionne l'attitude affective d'un sujet qui a des problèmes homosexuels. Il s'agit bien d'un narcissisme très ancien, et de conséquences plus ou moins importantes de ce narcissisme primitif qui n'a pu être dépassé. Sous les formes les plus variées, parfois les plus apparemment déplacées, il y a toujours chez un sujet homosexuel, au niveau où il éprouve ses tendances, une sorte de recherche instinctive, absolument inconsciente et non contrôlable, d'un *double*, d'une image symétrique de soi-même en reflet direct ou en reflet contrasté. Ce facteur est toujours présent, même — du moins je le pense — quand il s'agit de situations apparemment paradoxales : un garçon de vingt ou vingt-deux ans est amoureux d'un homme de cinquante ans ; il y a sans doute un rapport avec une image paternelle à l'arrière-plan, mais il y a aussi autre chose, c'est-à-dire le fait qu'il s'agit bien d'un homme. Mais cette incapacité du sujet à parvenir à la relation à l'autre est bien évidemment tout à fait involontaire ; le sujet n'en est en aucune manière responsable.

Dans l'existence courante, on peut aisément remarquer des manifestations tout à fait banales de ce que l'on pourrait appeler une tension dialectique intersexuelle. Je pense irrésistiblement à une pièce de théâtre, déjà ancienne, qui s'appelait « Les Vignes du Seigneur ». L'un des personnages, complètement soulé, avoue à son ami Hubert qu'il a couché avec sa femme. La scène est du plus haut comique ; car il veut essayer de se faire pardonner et il finit par dire à son ami à peu près cette phrase : « Eh bien, ç'a y est, Hubert ! je te fais cocu ! Mais tu sais, physiquement j'aime bien Gisèle mais moralement c'est toi que je préfère. »

Je ne crois pas exagéré de dire que presque tous les hommes, à certains moments, en ont un peu « marre de

leurs bonnes femmes », qu'ils aiment bien pourtant pour de bon. Mais ils ont besoin de rester une heure ou deux, ou toute une soirée, avec des copains en milieu unisexué. Cela ne veut pas dire du tout qu'ils n'aiment pas leurs femmes et que le couple marche de travers... On peut d'ailleurs faire la même remarque symétrique : il y a des moments où les femmes en ont « marre de leurs bonshommes »... En poussant les choses à un niveau cette fois pathologique il y a un certain nombre d'hommes qui n'éprouvent que des tendances hétérosexuelles, qui n'auraient jamais l'idée d'avoir des rapports sexuels avec des garçons, mais qui, s'ils sont parfaitement capables de coucher avec une femme, sont parfaitement incapables de *vivre* avec elle. Il s'agit bien, au fond, d'une certaine forme d'homosexualité.

(A suivre.)

MARC ORAISON.

JOHN HOPKINS

LES MOUCHES DE TANGER

« Un être androgyne lui apporte la vie »

N.R.F. — 398 pages — 38 F

PHILIPPE HERIAT

DUEL

Dialogue d'une amitié depuis l'adolescence...

...avec ses conflits et ses abîmes.

N.R.F. — 189 pages — 24 F

— 240 —

HOMOSEXUALITÉ ET CINÉMA

Il a fallu trois quarts de siècle pour que le cinéma se décide à traiter franchement le thème de l'homosexualité et à lui permettre de s'affirmer au grand jour, si l'on ose dire, puisqu'il s'agit de l'écran de nos salles obscures.

Il est vrai que l'art cinématographique héritait des préjugés et des tabous consolidés par des siècles d'incompréhension, d'intransigeance et de répression. Les autorités publiques et religieuses se partagent allégrement l'écrasante responsabilité de cet état de fait.

Après la littérature, le droit et les mœurs allaient pourtant se transformer sous l'influence du freudisme et des modifications entraînées par l'évolution des esprits, plus lente néanmoins que celle des machines !

Restait le cinéma où on est passé du « ne pas montrer ce qu'on ne veut pas voir » au « ne pas voir ce qu'on ne peut pas ne pas montrer » suivant le mot profond de Claude Michel Cluny (*Cinéma* 73, n° 175).

Certes, dès l'origine, le saphisme jouissait d'un préjugé favorable, parce qu'il est jeu de femmes, capable de divertir le mâle hétérosexuel, facilement voyeur ; parce que celui-ci, naturellement « phallocrate » s'avère inapte à prendre au sérieux une sexualité sans pénis et surtout parce que l'apparition providentielle de l'Homme était censée mettre fin au huis-clos féminin, tout en réservant à l'intrus les joies — ô combien piquantes ! — du triolisme. L'Homme apportait donc la bonne soupe à ces dames, en épiçant le potage avec le poivre lesbien !

Aujourd'hui encore, la plupart des productions germano-scandinaves, consacrées à l'érotisme, négligent délibérément l'homosexualité masculine, ce qui ne les empêche pas d'éta-ler avec force complaisance les délices « empoisonnés » de Lesbos. La production sur l'homosexualité masculine reste bloquée en Europe ou restreinte aux U.S.A. à quelques salles du circuit commercial parallèle, cantonnées dans la diffusion du « cinéma-bis ». D'ailleurs, l'État veille au respect des règles en vigueur comme le prouve (si besoin

était !) l'interdiction du film de Gilles Velon et G. Mahieu, *La Couronne d'Or*, long métrage purement homosexuel, où deux garçons vont jusqu'à célébrer leurs noces à l'église, avant que la mort ne frappe l'un d'entre eux dont le visage décomposé et le corps en dissolution épouvantent l'aimé.

Par quel biais le cinéma pouvait-il aborder l'homosexualité, cet important « problème » ?... Par celui de l'histoire, des rappels biographiques et des œuvres littéraires évidemment, qui assuraient l'impunité, en raison de notions culturelles établies et respectées. Mais les cinéastes ont su également profiter de l'indécision de certaines frontières psychologiques, grâce à l'universelle homophilie — fondement de l'amitié entre personnes de sexes identiques — qui affleure seulement dans la complexité des sentiments. Ils ont évoqué avec une habileté diabolique l'univers des lieux clos d'où la femme se trouve bannie (collèges, casernes, prisons) et ils ont exploité en toute licence le fond inépuisable des richesses contenues par la force explosive de quelques situations (celle du triangle notamment).

Toutefois, il est vite devenu nécessaire et urgent de parler enfin de l'homosexualité réelle, de l'homosexuel et des problèmes du couple formé par la réunion de ces êtres, du milieu homosexuel et même de l'association de la tendance réprouvée à ce qui était considéré comme d'autres « perversions » (drogues, sado-masochisme, etc.).

De la sorte, le cinéma comparaisait en justice dans le procès capital sur l'attitude de la Société... et des metteurs en scène... à l'égard de l'Eros qualifié si joliment et si magistralement de « minoritaire ».

Ce seront justement les grandes lignes de cette étude où l'on se propose de cerner le sujet de *l'homosexualité au cinéma*.

Que de chemin parcouru dans ce domaine — faut-il le souligner — du film encore ésotérique *Le sang d'un poète* (1933) aux réalisations américaines d'un Pat Rocco !

I) RAPPELS HISTORIQUES, BIOGRAPHIQUES ET PRÉTEXTES LITTÉRAIRES.

Il était fatal que l'épisode des anges envoyés par Dieu à Sodome finisse par inspirer quelque artisan du septième art. C'est ce qui est arrivé avec les cinéastes oubliés J. S. Watson et Melville Weber dans *Lot in Sodom* (1933). Ils ne nous laisseront rien ignorer des sollicitations importunes dont

les messagers divins furent l'objet, de la part des habitants de la ville, plus attentifs à la grâce des adorables jeunes hommes qu'à celle dispensée par le créateur et maître de toutes choses. C'est le premier film célébrant l'homosexualité masculine !

Au bout du compte, il faut se réjouir que la littérature et l'histoire aient pu fournir le meilleur des alibis à beaucoup de réalisateurs spontanément timorés et soumis à l'invisible censure sociale qui s'exerce au niveau des consciences, autant dans un bureau de rédaction d'un journal que sur le plateau d'un studio de cinéma. Quelques exemples seulement.

Le film *Tchaïkowsky and his music lovers* de Ken Russel (1970) rappelle les péripéties de la vie tourmentée du compositeur homosexuel (incarné par Richard Chamberlain) ; son amour œdipien pour sa mère, morte du choléra lorsqu'il était enfant ; son attachement pour sa sœur Sasha ; ses liaisons homosexuelles, particulièrement avec Shilovsky, et les deux grands épisodes féminins de son existence : son désastreux mariage avec Antonina Milioukova (Glenda Jackson), son idylle platonique avec Nadedja von Meck qui se décide à rompre lorsqu'elle apprend l'homosexualité de son mari.

Le personnage romantique de Louis II dont les tendances nous sont bien connues grâce aux travaux de M. Pierre Combescot, a lui aussi inspiré des metteurs en scène : Helmut Kautner, peu soucieux de révéler le véritable visage amoureux du fantasque souverain ; Luchino Visconti dans *Le Crépuscule des dieux* (1972) avec Helmut Berger, Romy Schneider, Trevor Howard, Silvana Mangano, Sonia Petrova, Umberto Orsini et Marc Porel, sans oublier le fameux *Requiem pour un roi vierge* de Syberberg.

Hélas, Rimbaud n'a guère porté chance à Nelo Risi ! Fruit pourri de la saison cinématographique que cette médiocre *Saison en Enfer* où Brialy joue le rôle de Verlaine face à Terence Stamp (Rimbaud). Rien n'est d'ailleurs montré de l'affrontement qui oppose Rimbaud à sa mère, tandis que la rencontre des deux poètes de génie est passée sous silence.

Sur le plan de l'histoire, la nuit des « longs couteaux » (30 juin 1934), l'homosexualité de Röhm et de ses compagnons, la décadence morale de la bourgeoisie forment la toile de fond de l'autre film de Visconti, *Les Damnés*.

Le sujet de l'homosexualité qui apparaît dans quelques œuvres littéraires n'a pas manqué d'être exploité à maintes reprises. Citons : *Le Satiricon* de Fellini, *Le Decameron* et *Les Contes de Canterbury* de Pasolini, *La fille aux yeux d'or* d'Albicocco (1961), *Mademoiselle de Maupin* de Mauro Bolognini, *Picture of Dorian Gray* d'Albert Levin (1945), *La mort à Venise* de Luchino Visconti, *Olivia* et *La Garçonne* de Jacqueline Audry (1962), *Mademoiselle de la Ferté* (1949) avec Jany Holt et Françoise Christophe, *Les Abysses* de Niko Papatakis (adaptation des « Bonnes » de Jean Genêt), *Le Rempart des béguines* de Guy Casaril d'après le roman de F. Mallet-Jorris, *Le Balcon* (1963) avec Shelley Winters et Lee Grant, *La vie privée de Sherlock Holmes* de Billy Wilder, *Myra Breckinridge* de Michaël Sarne (1971), *Thérèse et Isabelle*, *Le Conformiste* de Bertolucci, *Benito Cereno* de Serge Roullet, etc. Ainsi tous les écrivains ont apporté leur contribution à cet effort d'authenticité (même s'il y a parfois une liberté prise avec les textes comme dans *Benito Cereno*) : Petronce, Boccace, Chaucer, Balzac, Théophile Gautier, Oscar Wilde, Thomas Mann, Victor Marguerite, Pierre Benoit, Gore Vidal, Violette Leduc, Moravia, etc. Le mariage d'Encolpe et de Licas (*Fellini-Satiricon*), les ébats saphiques très généreusement illustrés du *Rempart des béguines*, la sodomisation d'un jeune mâle par Myron-Myra (Maë West, 75 ans) dans *Myra Breckinridge* méritent de figurer dans une anthologie des morceaux choisis les plus originaux de l'homosexualité à l'écran : nul doute qu'on n'oubliera pas de sitôt la vision de Maë West parée d'un sous-vêtement aux couleurs du drapeau national américain pour l'achèvement de la scène décrite plus haut !

Pourtant le metteur en scène préfère avoir recours à des moyens généralement plus subtils pour déployer les fastes intimes et secrets de « l'érotisme d'en face ».

Il a à sa disposition tout l'éventail des sentiments homophiles qui sont très souvent implicites dans les rapports humains et sans lesquels l'amitié entre personnes de sexes identiques serait difficilement compréhensible. En outre, les lieux clos (casernes, prisons, collèges) encouragent le foisonnement d'une homosexualité de compensation, née de l'absence et de la privation de femmes, homosexualité vécue la plupart du temps dans une atmosphère de contrainte et de violence. Enfin, la prise de conscience de l'homosexualité confrontée aux tentations de l'hétérosexualité ne va pas sans

ambiguïté. Autrement dit, l'homosexualité de compensation et la bisexualité se situent autant que l'homophilie sur les marges de frontières indécises qui partagent les tendances d'un même individu.

II) LES FRONTIÈRES INDÉCISES.

A) *L'homophilie.*

Le sentiment homophile tend le ressort caché de bien des amitiés fortes, marquées du sceau de la passion et de l'exclusivité. L'art du metteur en scène se fait alors allusif et la notion d'amitié virile favorise toute espèce d'exaltation des rapports affectifs qui se nouent entre hommes ou garçons (films de guerre et westerns).

De cette amitié pure témoigne la trompette de Montgomery Clift pour son camarade dans *From Here to Eternity* (le « Tant qu'il y aura des hommes » de Zinneman).

Mais l'ambiguïté des relations est manifeste entre Yves Montand et Charles Vanel dans *Le Salaire de la peur* (1952), alors que l'explication psychologique de la rencontre Farley Granger/Robert Walker dans *L'Inconnu du Nord-Express* d'Alfred Hitchcock pourrait bien trouver sa source dans une homosexualité latente. Chez Ken Russel, elle découvre pour se manifester le prétexte du sport dans la longue scène de lutte romaine entre deux hommes intégralement nus (« Love »). Au soir de sa défaite, elle bouleverse un catcheur qui tombe en extase en apercevant un jeune chanteur (*Les Touchables* de Robert Freeman).

Et que penser aussi des westerns où le pantalon de cuir, le revolver, les jambes écartées prises de dos constituent les emblèmes d'une symbolique dont seuls les naïfs incurables peuvent être dupes ! L'homosexualité découvre ainsi le bout de son oreille dans des films tels que *Warlock*, *The Law and Jack Wade* de John Sturges (1958), *The Left Handed Gun*.

Avec *Plein Soleil*, tout est suggéré, y compris dans les repères psychanalytiques qui jalonnent l'œuvre de René Clément à travers les jeux de doubles et de dupes qui tissent des liens inavoués entre Maurice Ronet, Marie Laforêt et le fascinant Alain Delon. Les rapports de Rocco avec son frère Simone et sa maîtresse (*Rocco et ses frères* de Visconti), ceux d'une troublante primarité qui unissent aussi les deux frères d'*Ostia* de Sergio Citti conjuguent la ten-

dance incestueuse plus ou moins consciente et l'homophilie.

La Femme est souvent le point de rencontre, le lieu commun à deux hommes qui éprouvent de l'attrait l'un pour l'autre. La jalousie vis-à-vis d'un troisième homme est un phénomène complexe qui, outre l'amour « normal » d'un mari ou d'un amant pour sa femme ou sa maîtresse, implique parfois une part d'homosexualité aveugle comme si le jaloux désirait ressentir un plaisir comparable à celui goûté par la femme ou comme s'il redoutait d'être « touché » à travers elle et de subir indirectement un contact « homosexuel ».

Seul un fondement « pathologique » motive la violence et les meurtres dont les faits divers sont remplis.

En principe, la société hétérosexuelle dite « normale » repose essentiellement quant à la sexualité sur l'hétérosexualité, pendant que l'affectivité prend les couleurs de l'homophilie. En dehors des rapports amoureux, les deux sexes se séparent le plus souvent : les hommes vont à la pêche, à la chasse, au café, au tiercé. Ils pratiquent les sports violents tandis que les femmes organisent des réunions intimes entre amies autour d'une tasse de thé. Elles lisent, tricotent, causent, etc. Les relations entre mâles adoptent volontiers un ton brutal d'extrême franchise, voire de grossièreté, ce qui légitime parfaitement l'adjectif « viril » accolé au substantif amitié.

Toute notre Société est donc fondée sur cette attirance intellectuelle, à base de sensualité, qui exclut pourtant la sexualité (famille, milieu professionnel, militants de partis politiques et de syndicats, sportifs, supporters, mouvement de jeunesse, etc.). Les films reflètent exactement ces conditions de l'environnement social... Le comportement des amis masculins est d'autant plus brutal et rude que cette dureté signifie le rejet de l'homosexualité. Ainsi, dans *La fureur de vivre* de Nicholas Ray, la rivalité de Jimmy et de Buzz n'est que le prélude à une déclaration d'amour. Les poignards n'y sont que les symboles de sexes turgescents.

Mais la clôture et des endroits tels que la prison, le collège et la caserne, qui réalisent la ségrégation physique des sexes (et non plus la ségrégation mentale ou spirituelle), tracent une voie de passage de l'homophilie vers l'homosexualité (homosexualité-pratique et non pas homosexualité-état). C'est dire que l'homosexualité est vécue à travers des épisodes qui se limitent au comportement sans affecter la psychologie profonde de l'individu.

B) *Les lieux clos.*

L'homosexualité se détermine par un choix sexuel : celui d'un être du même sexe, malgré la présence de personnes du sexe opposé qui entourent l'individu et le sollicitent dans ses activités quotidiennes. Néanmoins l'homme et la femme peuvent vivre séparés à la faveur de circonstances indépendantes de leur volonté. L'éducation dans les internats refusant la mixité, les prisons et les casernes organisent une sorte d'apartheid qui paraîtra plus intolérable à certains que la politique poursuivie en République Sud Africaine.

Il arrive alors ceci, que 50 % des prisonniers s'adonnent un jour ou l'autre à l'homosexualité. Un petit livre de la collection « Tout Savoir » nous l'apprend (*Tout savoir sur « les prisons »*, éditions Filipacchi).

Qu'est-ce que cela prouve ?... Que la tendance homosexuelle (comme la tendance hétérosexuelle d'ailleurs) est présente chez tout homme au moins au stade virtuel ; que la sexualité est une passion en partie instinctuelle, à la force variable, mais impérative, conditionnée de *l'intérieur* et dont l'objet dépend *des possibilités offertes, des structures du psychisme et de la sensibilité, des lois et des règles de caractère normatif édictées par la Société*. Rien n'est contre-nature, par essence, puisque la « Nature » rassemble et collectionne tout ce qui est et tout ce qui surgit à la surface du globe.

Un tel développement était nécessaire pour introduire le chapitre de l'homosexualité dans les lieux clos puisque cette tendance y apparaît justement sous la forme du comportement.

Jeunes filles en uniformes de Léontine Sagan (1931), *Les désarrois de l'élève Törless* (de Volker-Schlöndorff), *Les Amitiés particulières* de Delannoy et *If* de Lindsay Anderson nous promènent dans l'univers adolescent. Violence, érotisme et homophilie se combinent, en se mêlant étroitement, à l'intérieur de l'enceinte des collèges si chers à un Montherlant et à un Peyrefitte...

Du collège à la caserne, il n'y a qu'un pas ! Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, la différence n'était pas grande. Aussi les nostalgiques de l'autorité voudraient bien qu'on ne la sentit pas, alors que les intéressés opposent un grand refus à l'héritage désuet d'un passé presque antédiluvien. Dans le *Piège à pédales* (« *The Gay Deceivers* », 1971),

deux jeunes Américains souhaitent même échapper à la conscription en se faisant passer pour homosexuels. Certes, cette obligation du service national est pénible à tous, mais particulièrement aux homosexuels dont le dénominateur commun est de rejeter la notion de rôle issue de la « société mâle hétérosexuelle ». Or, c'est précisément à l'armée (microcosme ou abrégé de la grande Société) que l'idée de Virilité est respectée jusqu'à la caricature imbécile. Toutefois l'armée est aussi une pépinière d'homosexuels honteux en raison de l'absence de femmes et de l'esprit misogyne qui y règne (supériorité du « phallus »). *Le Sergent de John Flynn* et *Reflets dans un œil d'or* de John Huston évoquent des types de soldats homosexuels. *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls et André Harris (1971) montre une séquence réservée à la confession d'un agent secret britannique homosexuel.

Troisième et dernier de ces « lieux clos » où se réfugie l'homosexualité : la prison ! Le film *Des prisons et des hommes* (« *Fortune and Men's Eyes* ») de Harvey Hart (1972) s'efforce de ressusciter devant nous l'atmosphère d'une prison. Il expose une conception assez primitive de l'homosexualité avec d'un côté le mâle (Rocky, le faux dur) et de l'autre la « femelle » (l'époustouffant « Queenie » — Michaël Greer qui jouit dans « Le piège à Pédales »). Dans *La mutinerie* (« *Riot* ») de Buzz Kulik, les brigands révoltés de l'Arizona créent un véritable bordel où des hommes travestis agnichent leurs compagnons... Mais revenons à nos moutons !... Hors des lieux clos, sur les marges de frontières encore indécises (mais de moins en moins) il y a aussi et finalement prise de conscience de l'homosexualité confrontée aux tentations de l'hétérosexualité.

(A suivre.)

PIERRE FONTANIE.

L'EXTRAVAGANT DU PONT-NEUF

A LA MANIÈRE DE... DIDEROT

par MARC DAY.

Les soirs d'été, quand le sommeil me fuit, j'aime à m'aller promener sur les bords de la Seine. On y dit la compagnie mauvaise ; je la trouve bonne. Rassasié des beaux esprits qui, à la longue, se ressemblent tous, au point qu'on doute, quittant M. de Voltaire, si l'on ne sort pas d'un entretien avec l'abbé Delille, je hante volontiers les extravagants. Les alentours du Pont-Neuf en regorgent. L'un d'eux surtout attire l'attention : à sa voix aiguë, au feu de son regard, à l'ampleur de ses gestes, on dirait un échappé de Bicêtre, ou un Napolitain. Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais un de ces fils de Melchisédech dont la malice populaire affirme qu'ils ne cessent de multiplier bien qu'ils ne se reproduisent point. En un mot, le goût de mon homme n'est pas celui des femmes. Je ne sais ce qui le fit m'aborder : un philosophe ventru et chenu n'est pas gibier de rêve pour ces gens-là ; sans doute cherchait-il seulement à qui parler. Quoi qu'il en soit, nous ne tardâmes pas à nous lier assez pour qu'il m'honorât de sa confiance. Depuis lors, il me dévoile sa vie au hasard des rencontres.

Hier soit, je le trouve dans un état d'excitation extrême ; il paraît en rage contre le genre humain. Sitôt qu'il m'aperçoit :

— Eh bien, Monsieur le philosophe, que viens-je d'apprendre ? Les exempts fouillent Paris pour débusquer les malheureux qu'on juge trop peu empressés auprès des dames !

Moi. — Je comprends votre émoi ; mais comprenez, vous, que certaines conduites bravent l'honnêteté et qu'un monarque sage se doit d'y mettre un frein.

Lui. — L'honnêteté ! Qu'un fripon de financier ruine cent familles et pille le trésor public, on le décore ; qu'un

vil séducteur abuse de la faiblesse des femmes, déshonore les filles, se mette vingt cocus et dix bâtards sur la conscience, on l'applaudit et Crébillon le fils en tire un roman. L'honnêteté ne sort-elle pas un peu froissée de tels accidents ? Peut-elle, après cela, s'offenser encore de nos pauvres plaisirs ?

Moi. — C'est qu'il y a deux honnêtetés ou, si vous voulez, deux morales, la privée et la publique. Le financier et le séducteur insultent à la morale privée, ils ne touchent point à la publique puisque, chacun le sait, les plus fermes soutiens de la société, les auteurs de ses lois...

Lui. — Les rois...

Moi. — Je n'ai pas dit ce mot... ces hommes sont les fils de brigands heureux doublés de vils séducteurs.

Lui. — Je vous entends. Si, pour respecter la morale publique, il suffit d'offenser la morale privée, j'y consens.

Moi. — Que non point. La morale publique n'est pas le simple contraire de la morale privée. Elle n'est pas une affaire entre l'homme et la conscience, mais entre un homme et d'autres hommes. Elle baptise *bien* ce que font neuf hommes sur dix, et *mal*, ce que fait le dixième.

Lui. — A ce compte, voler un pauvre est bien, lui faire la charité est mal.

Moi. — Assurément. L'écu que vous donnez ce matin à un pauvre vous manquera ce soir pour payer vos dettes ; et vous verrez si l'on ne vous met pas à Sainte-Pélagie en récompense de votre intention charitable.

Lui. — Et voilà pourquoi l'on est coupable de n'aimer point les femmes.

Moi. — Oui.

Lui. — Mais, pour qu'on nous dépêche les exempts, il faut que nous fassions du tort à quelqu'un ?

Moi. — Sans doute.

Lui. — A qui ?

Moi. — A nos jeunes gens.

Lui. — Se sont-ils plaints de nous ?

Moi. — Pas que je sache.

Lui. — L'un d'eux fut-il blessé par notre faute ? Avons-nous leur sang sur les mains ?

Moi. — Leur sang, non.

Lui. — Vous voyez bien que nous ne sommes pas si redoutables.

Moi. — Je passe condamnation sur les corps. Mais ne mettez-vous pas en danger les esprits ?

Lui. — L'esprit, Messieurs le philosophe, n'est pas donné à tout le monde, et d'une. Ceux qui en sont doués ne se laissent point corrompre, et de deux. Si certaines avances ne les trouvent pas sévères, c'est qu'ils ont dès l'abord résolu d'y répondre.

Moi. — Mais si quelque jeune homme un peu benêt se laisse prendre à vos manèges...

Lui. — Eh bien ?

Moi. — ... sans qu'il s'en rende compte, vous égarez ses sens hors de la voie prescrite par la Nature. N'appellez-vous pas cela corrompre la jeunesse ?

Lui. — La Nature. Je vous attendais là.

Moi. — Vous pouvez disputer contre moi, mais contre elle ?

Lui. — Raisonnons, Monsieur le philosophe. Qu'est-ce que la Nature ?

Moi. — L'ordre des choses.

Lui. — Mais encore ?

Moi. — Ce qui est.

Lui. — Fort bien. Doutez-vous de mon existence et de celle de mes semblables ?

Moi. — Non pas.

Lui. — Nous sommes.

Moi. — Assurément.

Lui. — Donc nous faisons partie de la Nature.

Moi. — Comme le malandrin fait partie de la société, en méprisant ses lois.

Lui. — La loi de Nature consiste à ce que chacun suive ses instincts.

Moi. — Encore faut-il que ces instincts se plient au plan général.

Lui. — Qui est ?

Moi. — Que l'entraînement des sens soit subordonné à la perpétuation de l'espèce.

Lui. — Telle est la loi de Nature ?

Moi. — Absolument.

Lui. — Dites-moi, Monsieur le philosophe, vous êtes marié ?

Moi. — Et fort content de l'être.

Lui. — Vous avez des enfants ?

Moi. — Une fille.

Lui. — Une seule ?

Moi. — Oui.

Lui. — Dois-je en inférer que, l'entraînement des sens

étant subordonné à la perpétuation de l'espèce, vous ne connûtes la volupté qu'une seule fois dans votre vie ?

Moi. — Eh ! non.

Lui. — Alors ?

Moi. — C'est qu'il faut bien peloter en attendant partie.

Lui. — En d'autres termes, l'espèce traîne un peu à se perpétuer.

Moi. — C'est cela.

Lui. — Mais une fois née Mademoiselle votre fille, vous renonçâtes les plaisirs de la chair.

Moi. — Pas tout à fait.

Lui. — Vous voyez qu'on poursuit certains amusements sans égard à l'utilité qu'on y trouve.

Moi. — Je vous l'accorde. Mais considérez, s'il vous plaît, l'anatomie de l'homme et de la femme : voyez comme tout s'y complète, s'y imbrique, s'y ajuste, la clé dans la serrure, le tenon dans la mortaise...

Lui. — Une clé peut ouvrir plusieurs serrures, un tenon s'ajuster à diverses mortaises.

Moi. — N'insistez pas.

Lui. — On a plus d'un tiroir où ranger ses outils.

Moi. — De grâce !

Lui. — Vous recherchez certains plaisirs et vous y parvenez par des acrobaties variées, aidé par les acrobaties concomitantes de la personne qui vous accompagne. Nous ne faisons pas autre chose, excepté que nos acrobaties ne sont pas les vôtres, quand bien même il leur arrive de les démarquer. Et nous ne laissons pas d'ajuster assez bien le tenon à la mortaise.

Le drôle ne manquait pas de logique. Je rêvai quelques instants à la manière de réfuter ses propos mais, avant que j'eusse ouvert la bouche, il me lâcha comme si j'eusse été pestiféré : des exempts s'avançaient vers nous. Moins prompt que mon homme, je tombai dans leurs griffes et je fus longtemps à m'en dépêtrer.

MARC DAY.

LES « HOMOSEXUELS » ET LA CRITIQUE

Voici un an, ou un peu plus, que paraissait aux éditions Casterman le livre de Marc Daniel et André Baudry *Les Homosexuels*. Le succès « commercial » de cet ouvrage a dépassé nos espérances puisqu'une nouvelle édition vient d'être publiée, la première ayant été épuisée en quelques mois.

Il nous a paru intéressant, instructif aussi, de relever pour les lecteurs d'*Arcadie* quelques-unes des centaines de lettres que nous avons reçues au sujet de ce livre, quelques-uns des dizaines d'articles qu'il a inspirés. Nous devons à la vérité de dire que, statistiquement, les éloges et les approbations l'emportent de beaucoup sur les critiques. Les réticences et même les réactions hostiles n'ont pas manqué cependant : on les trouvera citées ci-dessous, au même titre que les choses plus aimables écrites ailleurs.

Ce petit panorama de la critique montrera aux Arcadiens deux choses : d'abord que, dans l'ensemble, ce livre écrit par deux d'entre eux a su susciter l'intérêt et la sympathie de nombreux lecteurs de « l'extérieur » ; ensuite, et surtout, que les critiques les plus rudes sont venues d'homophiles, dont chacun estime que l'ouvrage ne reflète pas suffisamment son cas personnel, et qui jugent que seul leur propre point de vue est valable. Cela valait la peine d'être mis en lumière.

DES FLEURS...

Voici d'abord les appréciations aimables. Articles de presse pour commencer :

« Le livre de MM. Daniel et Baudry est publié dans une collection de poche qui s'adresse au grand public et

connaît une diffusion importante. De fait, il la mérite. Sans passion, mais avec conviction, les auteurs proposent une étude historique des rapports de l'homosexualité et des sociétés, discutent les unes après les autres les théories toutes faites sur la perversion, démontent les lieux communs... Petit ouvrage très clair, écrit dans un langage simple... Les armes de MM. Daniel et Baudry sont celles de la raison, de la patience et de la persuasion.» (Bruno Frappat, dans *Le Monde*, 19-20 août 1973.)

« Toutes les familles doivent se sentir concernées par les problèmes des homosexuels. Aussi l'étude *Les Homosexuels*, publiée dans la collection *Vie affective et sexuelle* que dirige Catherine Valabrègue, vice-présidente du Mouvement français pour le Planning familial, vient-elle très opportunément compléter l'émission de Barrère et Desgraupes... D'une parfaite tenue et d'une grande clarté, ce livre est d'une objectivité totale. Il traite à fond aussi bien l'origine du tabou frappant l'homosexualité, que la vie affective de l'homosexuel, ses rapports avec la loi, la religion ou la société. Avec beaucoup de dignité, il fait ressortir le déni de justice auquel sont encore en butte de nos jours les homosexuels... » (M.-B. Endrèbe, dans *Le Populaire du Centre*, 1^{er} décembre 1973.)

« Marc Daniel et André Baudry ont traduit dans ces pages leur expérience de vingt ans sur tous les aspects de la vie des homosexuels dans la France d'aujourd'hui. On n'y trouvera pas des théories neuves ou des développements idéologiques sur les causes de l'homosexualité, ni des révélations fracassantes sur des mystères inconnus. C'est un tableau honnête et concret de la vie quotidienne de millions d'êtres, appartenant à toutes les classes sociales et à tous les âges, habitant les grandes villes comme les campagnes perdues... Jamais on n'avait réuni une documentation aussi complète et aussi directe, sans aucun parti pris. Les homosexuels y sont présentés, non comme des pervers, ni comme des criminels, ni comme des martyrs, ni comme des héros, ni comme des révolutionnaires, ni comme des malades, mais tout simplement comme des hommes. Seuls ceux qui préfèrent les préjugés à la réalité pourront en être mal satisfaits. » (*Men*, revue italienne.)

« La conclusion de ce livre très clair et remarquablement écrit, c'est que les homosexuels ne sont généralement pas des névrosés mais que seule la manière dont les traite la société, en les chargeant de culpabilité, en les obligeant

à un mensonge permanent, en fait trop souvent des névropathes. » (A. Calas, dans *Frankfurter Neue Presse*.)

« Ouvrage fort bien documenté et d'une franchise sincère et honnête... » (*Presse-Informations*, 15 juin 1973.)

Voici maintenant quelques extraits de lettres reçues : « Cet ouvrage éclipse, et de loin, tout ce que j'ai pu lire précédemment dans ce domaine. Le profane aura une autre vision du problème qu'il n'en avait auparavant » (S.S., Saint-Léger). — « Bravo pour un livre qui arrive à son heure et qui rendra de grands services à la cause homophile. J'admire sa clarté, sa netteté, sa franchise. Tout est dit en peu de mots et sans bavures » (M.C., Marseille). — « Comment est-il possible que rien de semblable n'ait paru plus tôt ? » (J.H., Paris). — « Grâce à votre livre *Les Homosexuels*, je sais enfin qui je suis » (M.C., Paris). — « Ce livre est facile à lire et d'une haute tenue scientifique, faisant le point des connaissances d'une façon alerte, d'une honnêteté intellectuelle inattaquable, restant modeste au bon endroit, mettant chacun devant ses responsabilités. C'est un immense pas en avant... » (B.A., Paris). — « Vous avez admirablement exposé, expliqué et résolu ce problème toujours si difficile à faire comprendre d'une société hypocrite ou mal éclairée... » (R.P., Paris). — « C'est la réfutation de toutes les fantaisies qui ont été débitées sur ce point... » (abbé L.M., Paris). — « Tout y est, agrippé à la réalité, vécue, stupide ou noble, vérifiable ou honteusement cachée, sans hypothèses plus ou moins aventurées, sans emberlificotis, sans tentatives plus ou moins saugrenues d'explications. Les faits. Tous les faits. Rien que les faits » (P.N., Barbotan). — « Ce livre, dans une langue limpide, ne contient pas une seule phrase qui ne soit importante. C'est un tour de force et c'est une belle œuvre » (J.D., Paris). — « Tout y est dit... j'ai même eu à l'esprit, en vous lisant, l'expression *habileté diabolique !* » (Y.C., Toulon.)

Et pour finir, quelques extraits d'un long article rédigé par un lecteur grec, mais qui n'a pu être publié dans son pays... pour les raisons que l'on devine : « Etait-il besoin d'écrire encore un livre sur l'homosexualité ?... Indépendamment du sujet, toute catégorie de connaissances et toute théorie est en évolution constante... Le mérite de MM. Marc Daniel et André Baudry est non seulement d'avoir écrit ce livre mais encore d'avoir su trouver le moyen optimum pour le présenter au public... Le livre offre

un examen approfondi et impartial des différents aspects de la condition homophile, ne négligeant même pas les côtés sombres de la gent homosexuelle. On aurait souhaité ici un chapitre spécial traitant des « vies parallèles » de l'hétérosexuel et de l'homosexuel... Ce « manuel d'homosexualité » est d'une architecture à envier, et le style est tout ce qu'on peut appeler *attique* selon la définition de Taine. Et quelle jolie édition comme papier, impression, absences de coquilles !... » (D.D., Athènes.)

... ET DES ÉPINES !

Comme nous l'avons dit en commençant, le concert d'éloges n'a pas été unanime.

« Petit livre intéressant, certes, mais qui, on peut le craindre, ne sera lu que par les homosexuels, leurs proches, les psychiatres et les psychologues... Pourquoi insister sur ce terme *homophile* ? un juif est un juif, un homosexuel est un homosexuel. Pourquoi colporter des clichés sans fondement ? « L'auto-stop favorise les rencontres homosexuelles ! » Pourquoi une *morale homophile* ? Faut-il des morales particulières à chaque groupe d'individus ?... A force de vouloir prouver la « normalité » de ce qui n'est pas la « norme statistique », on finit par dire des inepties. En guise de conclusion, l'étude sur l'homosexualité reste à faire. » Telle est l'opinion, sévère, de Gérard Poliakoff dans *Sexus* (décembre 1973).

Mais les critiques les plus acerbes viennent, nous l'avons dit, des homosexuels eux-mêmes. Ou du moins de certains d'entre eux.

Première attaque : les pédérastes (amateurs de jeunes adolescents). « Vous écrivez qu'un homosexuel a toujours une lourde responsabilité en entraînant un adolescent. Ce faisant, il me semble que vous tombez dans le piège où nous entraînent la réprobation séculaire, car vous sous-entendez, par les termes mêmes que vous employez, que le fait pour un homosexuel d'*entraîner* un adolescent à l'imiter est par nature répréhensible... L'expérience montre avec abondance que ce raisonnement est parfaitement spécieux... Il est vraiment ridicule à l'heure actuelle de continuer à prétendre qu'un garçon de quatorze ans peut encore, sous l'influence d'un homophile, *tomber* dans l'homosexualité. D'ailleurs y *tomberait-il*, où serait le mal, n'est-ce pas ? » (A.M., Jura.)

D'autres regrettent que Marc Daniel et André Baudry n'aient pas fait aux « folles » (homosexuels efféminés) une place suffisamment amicale dans leur livre. « L'existence et la nature des efféminés, des « folles », etc..., posent des problèmes d'étiologie, de psychologie et de relations sociales qui, dans leurs multiples aspects, donnent matière à réflexion. Du point de vue de l'action humanitaire d'*Arcadie*, il est souhaitable que ce sujet ne soit plus vu en branche honteuse de l'homophilie, mais que les efféminés soient reconnus Arcadiens à part entière, leur voix étant aussi entendue dans les domaines artistiques, littéraires, etc... S'il y a des homosexuels de notre siècle qui vécurent à « visage découvert », ce furent bien les « folles » qui osèrent le faire les premières... » (E.B., Genève.)

Bien entendu, la critique de nuance politique s'est aussi manifestée, étant donné que le livre prenait formellement parti contre toute politisation du phénomène homosexuel : « Je ne vois pas du tout la contradiction que vous reprochez au FHAR et assimilés, adversaires de l'intégration sociale. Cela me paraît au contraire très cohérent... A la page 37, vous semblez dire que seuls les pays à régime socialiste nous sont hostiles, au risque de faire penser que les régimes dits « libéraux » comme l'Espagne, le Portugal, ou plus sournoisement, la France et les U.S.A., le sont à notre égard... » (I). (J.S., Paris.)

Globalement, certains homosexuels reprochent au livre d'être trop timide, pas assez militant. « Page 57, en parlant de *lourde responsabilité*, vous semblez suggérer que l'homosexualité est en soi, intrinsèquement un mal. Dès lors, comment protester contre les sanctions sociales, comme vous le faites à la fin du même paragraphe ? » (J.S., Paris). — « On peut regretter le manque — que vous avez d'ailleurs voulu intentionnellement — de l'aspect *sexuel*. Certes cela peut choquer certaines personnes, mais ne doit-on pas aussi cette vérité-là ? » (M.B., Paris). — « Il est regrettable que vous n'avez pas signalé, ne serait-ce qu'en passant, les qualités artistiques (entre autres) que l'homophilie développe chez ceux où la finesse féminine vient s'ajouter à la vigueur masculine. » (E.S., Nîmes.)

Et pour finir cette perle (émanant, il faut le dire, d'un courageux anonyme) qui réjouira ceux qui connaissent

(1) En fait, nous avons abondamment écrit tout le contraire ! — M.D. et A.B.

Marc Daniel et André Baudry : « On dirait que vous vous excusez d'être homosexuels, que vous en avez honte. Votre principal souci est de ne choquer personne, d'être bourgeois parmi les bourgeois. »

Amis Arcadiens, ne vous paraît-il pas que le dialogue vaut la peine d'être poursuivi ? Ecrivez-nous : vos éloges et vos critiques. Les unes sont aussi instructives que les autres. Et peut-être, à l'automne, pourrions-nous organiser, rue du Château-d'Eau, un grand débat sur tous ces points, avec les deux auteurs du livre ?

JULIEN GREEN

L'AUTRE SOMMEIL

« *La lente découverte par Denis de la passion
qu'il porte à son cousin* »

Ed. Plon — 128 p. — 21,40 F

JEAN-LOUIS BORY

HERMEMONT 2

... *Ce que l'auteur confait à ARCADIE
lors de sa communication au Colloque...*

CHÈRE AGLAÉ — UN NOËL A LA TYROLIENNE
USÉ PAR LA MER

Ed. Julliard — 526 p. — 38,50 F

VERS LA SOCIÉTÉ ÉROTIQUE

du Dr BERNARD MULDWORF.

Le titre est alléchant, oserais-je presque écrire, et pourrait fort bien s'apercevoir derrière des vitres opaques dans une de ces librairies, « sexualisantes » à haute dose :

L'adjectif « érotique » *seul* se détache, en rouge, du titre, sur un fond de grisaille...

Et les sous-titres sont attirants, mais en noir :

*Contre la répression sexuelle
Pour une révolution des mœurs
La libération effective des femmes.*

Peste ! comment ne pas ouvrir un tel livre, si généreux dans ses promesses — d'autant plus qu'il est écrit par le spécialiste, au P.C.F., des questions sexuelles !

On se dit : « Eh bien, voilà du nouveau... *Le temps des roses* comme a écrit Karl Marx, approche... »

C'est le cinquième ouvrage de ce médecin, auteur également de tant d'articles lus avec intérêt, et curiosité même, dans les publications du parti communiste...

Pourtant, il est charitable d'avertir les lecteurs que, s'ils ne sont pas rompus aux formulations (j'allais dire « au jargon ») du structuralisme néo-freudien, et néo-marxiste, et « néo » autre chose encore..., ils auront grand peine à subir certaines démonstrations..., du reste fort théoriques..., en cahotant d'embûches verbales en raccourcis hallucinants.

Aussi a-t-on bien souvent à l'esprit le précepte de Boileau-Molière :

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément... (1)

Mais il est vrai que nous naviguons aujourd'hui dans un

(1) Cette critique des « embûches » verbales de ces M.M., fustigées, on le verra plus loin, par le Dr Muldworf lui-même, avait été livrée à l'imprimeur avant que parût, au n° 239, la vigoureuse réaction du vénéré Dr Lucien Farre qui, lui aussi, avait appelé Boi-

tel foirail de découvertes ahurissantes, qu'il s'agisse des poussières de la Lune ou de notre « inconscient » prénatal... ? Les mots nous manquent, et parfois les idées aussi ! — pour tout inventorier, tout nommer, et surtout... tout expliquer.

Cependant, de temps à autre, et nous le relevons avec soulagement... ! surgit sous la plume de ce bon docteur, une formule terriblement concrète, voire familière, qui vous remet les pieds sur terre, surtout quand il s'agit d'annoncer au lecteur la *libération sexuelle générale* qui sera réalisée le jour où le communisme, enfin, triomphera partout, nous le verrons...

Un autre avertissement encore, nécessaire cette fois-ci à

leau au secours (face au prétentieux charabia que *Le Monde*, du 4 juillet dernier, avait étalé sous la plume de divers fantaisistes, qu'il vaut mieux ne pas nommer à nouveau ici). Je m'honore donc de suivre le Dr Farre, tout en l'ayant précédé...

Mais quelques jours après nos sursauts arcadiens, ce fut Roland Jaccard à son tour, qui « fustigeait » *Le langage des psychanalystes* (*Le Monde* du 14-15 octobre, page 15), en citant d'ailleurs des auteurs sérieux (S. Nacht, T. Reik, R. Gentis) qui, *eux aussi*, se scandalisaient, se gaussaient mais avec beaucoup d'esprit et de sérieux, des débauches verbales, prétentieusement « terminologiques » de tant d'essais psychanalytiques... dans le flot desquels nous sommes aujourd'hui emportés et noyés ! Manie douce, snobisme, ou imposture ?

Sacha Nacht, l'un des fondateurs de la Société psychanalytique de Paris, « note avec humour qu'il lui arrive de regretter qu'un Molière n'ait pas eu l'occasion d'écrire une merveilleuse comédie sur certains Trissotins de la psychanalyse contemporaine, sur leur jargon obscur et leur pensée... lunaire, sur leur savoir pédant, pesant, et toujours si terriblement sérieux »... « Quelquefois, ... etc... » suit l'apologue amusant de « la ponte imminente d'un œuf »... par une poule « qui se ravise entre temps... », et d'œuf, point !

« Un des plus grands psychanalystes, Théodore Reik, poursuit Roland Jaccard, ...conseille de « graver en lettres d'or », sur les frontons de tous les instituts de psychanalyse : De toutes les acquisitions de la psychanalyse, la terminologie est celle qui a le moins de valeur ! » (14-15 octobre 1973, *Le Monde*.)

Par ailleurs, Roger Gentis va encore plus loin et se demande si « en prêtant sa voix à la folie, la psychanalyse n'a pas quelque peu baillonné celle-ci, mine de rien, si elle n'a pas un peu trop parlé à sa place » ! (*Ibid.*)

A noter que, sans aller jusqu'à friser ainsi l'injure, Paul VI et moi-même, nous nous contentons, « malgré notre estime pour ce secteur des études anthropologiques désormais célèbre — je cite le pape — de ne pas le trouver toujours cohérent, avec lui-même..., ni toujours confirmé par des expériences satisfaisantes et salutaires, ni en accord avec cette science des cœurs que nous avons puisée..., etc..., etc... », à l'école des diverses spiritualités humaines. (Voir *Le Monde* du 9 novembre 1973, page 32.)

tous les arcadiens surtout, s'impose enfin... : C'est que, dans tout le livre, deux lignes et demie seulement signalent la minorité sexuelle qui nous concerne essentiellement. Il m'est pénible de le constater, mais c'est ainsi : c'est sans doute l'effet d'une délicate pudeur, non d'une ignorance, ni d'un oubli : nous le verrons.

On peut s'enchanter toutefois qu'au lieu de se répandre en condamnations, en invectives, en folies ineptes... à la manière d'un Palem, le Dr Muldworf a des mots attristés sur « la misère morale » dans laquelle sont tenus les homosexuels qui se refusent si obstinément à être « comme tout le monde » (page 263). Et plus loin, il adoucit encore sa « charité chrétienne », si j'ose dire, en écrivant : « Si on accorde droit (et moyens) d'existence aux mères célibataires, si on ne regarde plus les homosexuels comme des pestiférés... c'est qu'on accepte les diverses modalités de la vie sexuelle et affective sur la base d'autres critères que ceux de la procréation ou de l'« intérêt supérieur de la collectivité ». Voilà qui rassure... !

En manière d'excuse pour tant de hardiesse, le Dr Muldworf ajoute discrètement : « ... On se rend compte des difficultés qu'il y a à élaborer une morale sexuelle qui ne soit pas *subjective*, c'est-à-dire subordonnée au tempérament « libéral » ou « autoritaire » du chercheur. Comment faire pour sortir de cette impasse ? » (toujours page 263). Et c'est tout...

Sachons avoir gré à ce bon docteur, de cet aveu embarrassé, qui n'engage que lui, certes, et que nous ne pouvons, nous, que... constater. Comment en effet le faire sortir « de cette impasse » ? Tant de sincérité nous touche.

Mais, cependant, tranquillisons-le : Nous ne demandons à l'Etat — quel qu'il soit ! — aucune subvention spéciale, et nous ne prétendons pas entrer en compétition financière avec les très honorables mères célibataires.

Nous lui demandons simplement de nous accorder la paix, en supprimant quelques lignes, à peine, de son code pénal, et en éduquant l'opinion par une information sexuelle, sérieuse, exhaustive... et qui ne soit pas seulement un cours de procréation.

Oui, voilà tout ce qui nous concerne en ce livre, par ailleurs estimable. Disons donc que cette « société érotique » à venir, semble intéressante, en fait, pour presque 95 % de la population, tout au plus ! mais que *l'individuel* semble n'y compter guère...

Par contre, lorsque plus loin le docteur écrit : « En réalité, il en va de la vie sexuelle comme du reste : pour permettre à tous les individus l'épanouissement de toutes leurs virtualités, dans le domaine affectif, dans le domaine de la création, dans le domaine des joies esthétiques et des divers plaisirs physiques, il faut un ordre social où les richesses ne soient pas accaparées au profit d'une minorité, sur le dos de la grande majorité de ceux qui travaillent... », il retrouve une vieille et puissante vérité (de M. de Lapalisse), mère de tous les socialismes — et certes ! qui n'y souscrirait pas ? (page 266).

Plus loin encore, et l'on sent bien que cette « morale de l'épanouissement » lui tient à cœur : « elle serait celle qui puiserait à toutes les valeurs progressistes que l'histoire de l'humanité a produites au service de l'ensemble des individus ». Quoi de plus banal, hélas ! et de si peu réalisé jusqu'ici !

Et il ajoute, sagement, page 270 :

« La *tolérance* est l'une d'entre elles, *l'esprit de solidarité* en est une autre, *le respect de la liberté d'autrui* également. »

Quoi de plus certain depuis que le monde est monde ? Et quoi de plus rare pourtant... ! Vous jugez de l'humanisme de son marxisme..., amis lecteurs. Et nous sommes entièrement en communion de sentiments avec lui, bien sûr.

C'est donc, poursuit-il, « la société socialiste hautement évoluée... dans un monde débarrassé de la crainte des guerres... qui — (suivant la fameuse formule d'Engels) — remplacerait le gouvernement des hommes par l'administration des choses... » ... « là seulement, le libre épanouissement de chacun sera la condition du libre épanouissement de tous ». Engels a même précisé et prévu : « Quand ces gens-là existeront, du diable s'ils se soucieront de ce qu'on croit aujourd'hui qu'ils devraient faire : ils se créeront eux-mêmes leurs coutumes et une opinion publique appropriée pour juger la manière d'agir de chacun. Un point, c'est tout » (Origine de la famille) (page 271 du Docteur).

« La société érotique », cela doit être « un degré supérieur de l'évolution morale de l'humanité », un enrichissement et un déploiement de l'humain » (page 272).

Tel est l'idéal et le souhait de ce bon Docteur.

Qui n'y souscrirait, certes ?

Ainsi, « l'épanouissement de l'individu », lancé auparavant, au printemps, par le Dr Gérard Zwang, a fait son chemin, et rejoint les idéalismes les plus généreux et les plus aventureux : on ne peut que s'en féliciter. Mieux, même... il rejoint Engels... et « les roses » !

Mais quelles luttes, au moins intellectuelles, pour parvenir à cette euphorie ! Le Dr Muldworf a dû rectifier Freud, démontrer les erreurs de Reich, stigmatiser les illusions de Marcuse, les postulations « terroristes » de Deleuze... : logomachie où je ne vous entraînerai pas, lecteurs ! mais sachez que chacun de ces phares (sans jeu de mots, je vous en prie !) s'est souvent, et non sans rudesse, fait remettre à sa place, par le bon Docteur ! qui seul, évidemment, domine ces situations abstraites et délicates : — Freud « patauge » (page 174) « et souvent contradictoire, il aboutit à des impasses ». — On ne compte pas les grossièretés du malentendu et de la naïveté chez Reich (page 176) — *L'Anti-Œdipe* étant un bâlard « avatar » du freudo-marxisme ! — Marcuse n'est qu'un saltimbanque (page 196) aux spéculations utopiques où la naïveté le dispute à la confusion (page 218) — et Deleuze (aux postulations terroristes », n'oublions pas !) (page 176) — n'aboutit qu'au « sottisier des révolutionnaires en chambre, qui font subir au vocabulaire marxiste une transmutation à l'envers — alchimistes fatigués de la contrebande idéologique » (page 167). *L'Anti-Œdipe* (page 220). J'en passe et des meilleures ! — Vous voyez que la lecture du bon Docteur n'est pas de tout repos, à certains moments, et que tout ne se situe pas « dans le meilleur des mondes » — comme disait Voltaire ! — entre ces princes de l'esprit au verbe pontifiant. Pauvres de nous ! qui sommes examinés, maniés, confrontés, analysés, expliqués ! par ces virtuoses du style « ésotérique » ! — pour ne pas dire... du verbiage délirant !

*
**

Mais tout se clarifie, s'arrange, s'ordonne enfin... grâce aux clartés du véritable communisme... il ne nous faut que quelque patience pour l'atteindre enfin...

« Désir », « plaisir », « amour » cesseront alors d'être « fausse monnaie » comme aujourd'hui : la « société érotique » atteindra « ce degré supérieur de l'évolution morale de l'humanité » — « un enrichissement et un déploiement de l'humain » (page 272).

Nous serons bien loin alors du « petit coup de va-et-vient » de ce personnage cynique d'*Orange mécanique* que Standley Kubrick a présenté à l'univers. La « communication érotique » sera réalisée. Et tant pis pour Marcuse, qui réclame le « droit aux perversions »... « sous le drapeau d'une érotique généralisée », puisque telle est l'une de ses « élucubrations démagogiques » qui conduisent « à la pire aliénation » (toujours page 272) (2).

Quel chemin douloureux aura été parcouru alors entre les anathèmes de Tertullien (début du III^e siècle) et la sagesse de Lénine (début du XX^e) : « Chaque cuisinier doit apprendre à diriger l'Etat », proclamait le fondateur du pouvoir soviétique, alors que le sinistre philosophe chrétien s'époumonait à maudire la femme : « Femme, tu es la porte du diable... Tu devrais toujours t'en aller vêtue de deuil et de haillons. »

Ce sont à coup sûr deux points de vue assez éloignés... sur lesquels, pauvres homosexuels que nous sommes, nous ne nous permettrons aucun jugement... Mais là, par contre, où nous pouvons comprendre quelque chose, c'est que saint Paul et Karl Marx — dans l'austérité de leur foi — de leurs fois, fort différentes — exigent la même abnégation (du chrétien et du communiste), face à l'amour de la créature : ce serait « le péché du subjectivisme » : par erreur, par aveuglement ou par lâcheté, oublier que nous n'existons que pour adorer Dieu (qui est au-delà) pense l'un — que nous n'existons, pense l'autre, que pour nous dévouer, chacun pour notre part, au bonheur de l'humanité (qui, elle, est sur terre). « Toute erreur, au sens concret, est considérée, par l'un et l'autre, comme une « trahison » à leur idéal » (voir *Psychanalyse du marxisme* de Mathilde Niel, page 149. Le courrier du livre, 1967).

(2) Dans *L'Humanité* du 10 octobre 1973, page 12, « A propos de l'éducation sexuelle », le Dr Victor Lafitte est beaucoup moins lyrique et moins optimiste. Il voit des obstacles, et le danger... « sous prétexte de laisser librement circuler le désir, de tomber dans le mythe d'une soi-disante libération sexuelle qui, sous le drapeau d'une contestation radicale, nous amènerait vers le paradis d'une société érotique ». Il invoque Karl Marx, lui aussi ! Qui donc dominera vraiment un tel problème ? « *Eros et Civilisation* » ! Information, sans doute... ? Liberté, bien sûr... ? Mais jusqu'où ? En tout cas, le Dr Lafitte ouvre les portes aux « organisations de jeunesse » pour bousculer le poids des traditions. Mais « les minorités homosexuelles » ne sont pourtant pas évoquées, comme je le demandais dès avril (n° 232, page 182). C'est le problème du « visage découvert » posé par André Baudry (n° 238, en octobre, page 437).

Pour de tout autres raisons, Hitler, lui aussi — plus catégorique encore que Paul et Marx — condamnait toutes pratiques sexuelles, y compris la masturbation, pourtant anodine ! — nous rappelle l'excellent Dr Valensin (*Union*, n° 16 d'octobre 73, page 17). Inutile de bien préciser que si, ces trois personnages, considérables dans notre histoire, et qui ont pesé si fort sur nos destins, sont ici rapprochés — ce n'est qu'au point de vue de leur hostilité aux exercices intersexuels de tout ordre, parce que tous trois avaient un idéal, si l'on peu dire ! autrement élevé : Dieu pour le Tarsiotte, l'Humanité pour Marx, le Reich pour Hitler... Les « basses-œuvres », pour eux, étaient méprisables, alors que le potentiel sexuel courant chez ces héros (et chez beaucoup d'autres... à travers les siècles et les pays) devint essentiellement chez eux un potentiel politique... (*Ibid.*, page 20).

En fait, ils réclamaient et réclament encore parfois... une morale « d'obéissance » (Niel, page 149), en vue de la construction de « l'homme total » (*Ibid.*, page 155). Cet « homme total » de Marx, dans un climat exclusif et rigide, de « santé morale », se fait encore attendre... (*Ibid.*, page 157). Les deux autres aussi, d'ailleurs ! Mais il reste que le moins « pessimiste », le moins dur, c'est Marx qui l'annonce : car il y aura la réconciliation, et la fin des conflits dans la société communiste (*Ibid.*, Niel, page 159).

La fidélité du Dr Muldworf à cet idéal est ici exemplaire (voir du reste la fin de son livre).

On sent bien, certes, que le bon docteur, sensible sans doute aux *Béatitudes* évangéliques du *Sermon sur la Montagne*, au communisme « actif » des *Actes des Apôtres* — est par ailleurs fort éloigné des anathèmes de Paul, et de ses malédictions contre les minoritaires sexuels..., mais il se garde bien de l'écrire... par respect de « l'Écriture » ?

Car enfin la fraternité « active » à la Walt Whitman, c'est bien aussi la république des « camarades », dernier mot du livre — et au-delà de toutes les dictatures et de toutes les polices, dans l'extase anticipée de ce communisme détendu et sourient, c'est bien ce que nous promet — ou qu'espère — le Docteur : Attendons cet avenir avec ferveur. Préparons-le tous — d'accord.

PIERRE NEDRA.

A PROPOS DE ZIDORE ANGELUS

ET DE SON « FADA »

J'ai connu le Zidore parce que je suis monté à son ermitage. Sa notoriété radiophonique n'était pas parvenue jusqu'à moi car je suis, comme il dit, du Grand Nord (en fait, le Forez). Mais j'avais beaucoup goûté ses premières confidences (1) et j'avais envie de voir de près ce non-conformiste bêlant. Je suis donc arrivé avec le printemps. Rosamonde n'était pas là ; peut-être avait-elle sorti le manteau de vison de la naphthaline et était-elle partie à la quête de ses souvenirs (2). Je n'ai pas questionné. Zidore était aussi désarmé qu'une de ses biques subitement abandonnée au milieu de la salle des pas perdus de la gare Saint-Charles. J'ai donc pris en charge non pas le repos du guerrier mais sa subsistance, soit deux tomates naines et un hecto d'olives vertes... le tout plus arrosé de viski que d'eau de source, il faut bien le dire.

Zidore n'est pas un mouton à cinq pattes mais un chat, un angora bas sur pattes, paresseux, capricieux, prompt à sortir les griffes comme à se mettre sur le dos pour se faire caresser si la main lui plaît. Comme tous ses congénères, il ouvre sur son entourage un œil rond mordoré dont on ne se méfie pas assez et dédaigne toute obligation servile. Bloc aigu d'égoïsme sous la douceur soyeuse de la fourrure.

Moi, je serais plutôt un Siamois alliant la nonchalance khmère à la rudesse thaï... et faire vivre côte à côte deux matous de cet acabit n'est certes pas de tout repos ! Grâce à Dieu, n'ayant aucune chatte à pourvoir et incapables de se boucher pour un minet, on peut les voir, après quelques coups de patte, ronronner de compagnie en frottant l'une à l'autre leurs deux caboches où le beau pelage d'antan s'est éclairci.

(1) « Zidore Angélu parle, parle, parle... » (Millas-Martin, édit.).

(2) Ceux qui ont lu *Le Fada* me comprennent.

Le style, c'est l'homme. Et le débit zidorien n'est pas un torrent de Haute-Provence qui emporte tout dans ses crues mais se réduit ordinairement à un filet. C'est le delta du Rhône : large et soutenu sans être rapide, se divisant en bras qui occupent toute la place et finissent (presque) toujours par arriver à destination. Vouloir traverser ça, c'est risquer l'enlissement dont peu réchappent. Moi qui vends des canons et qui donc possède une certaine expérience tactique jointe à une estimable force de frappe, j'arrive parfois à endiguer le flot. Bien entendu, il se rue sur l'obstacle et finit toujours par l'emporter. Foutre ! il me suffit, pour le panache, d'avoir tenté l'aventure.

J'ai osé ce haroud d'honneur. J'ai retenu quelques instants le courant. Je lève le drapeau blanc, j'ouvre les vannes et vous livre sans défense au flot. Laissez-vous dériver. Faites la planche. Il arrive qu'on sorte ravi de ce voyage inattendu, souvent pittoresque, jamais monotone ni banal — et si mordu parfois qu'on est prêt à remonter le courant jusqu'à sa source pour se laisser encore « mener en bateau ».

PAUL GAUTHIER.

— Le chapitre « Péchés roses et lauriers blancs », publié dans les deux numéros d'octobre et décembre de notre revue, est un inédit spécialement écrit pour *Arcadie*.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

18 F — Port compris

Préciser l'année désirée (1971 ou 1972 ou 1973)

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

LE BON SEXE ILLUSTRÉ

de TONY DUVERT.

A peine nos officiels ont-ils déchainé le serpent de mer de l'éducation sexuelle au lycée — un serpent de mer qui est beaucoup plus dangereux qu'on ne pourrait le croire, mais pas du tout pour les raisons qui inquiètent la majorité silencieuse — le jeune romancier Tony Duvert lance contre lui, en cent cinquante pages, un étincelant brûlot (1) par lequel il ressuscite l'art du pamphlet. D'une plume alerte et acérée, il déchiquette avec une science consommée de la lecture entre les lignes (ou sémiologie) le premier manuel hâtivement confectionné par « le savoir médical et l'ordre policier » (2), la déjà fameuse *Encyclopédie de la vie sexuelle* publiée l'an dernier par Hachette.

On pourrait objecter que cette *Encyclopédie* paraîtra aussi ridicule aux enfants de 1980 ou de l'an 2000 que l'est pour nous le *Traité à l'usage des confesseurs*, de Mgr Boyer (1834), d'où fut tiré *Le sexe au bûcher* ; que dis-je ? elle l'est déjà : il suffit de lire ce qu'en cite Tony Duvert. Mais en attendant, combien d'enfants seront empoisonnés par ce continuel « chantage au bonheur », nouvelle forme du chantage à l'enfer qui, sous un vernis de libéralisme et de scientisme progressiste, retouche à peine les vieux tabous, confirme l'équation « désir égale peur », — peur avant tout de l'anormalité, dont « la menace équivaut à la peine capitale » — et s'emploie sournoisement (ou naïvement ?) à faire de l'enfant un « châtré » du désir : « On dira aux enfants qu'ils ne sont pas assez mûrs physiquement pour avoir un sexe ; et lorsqu'ils seront mûrs physiquement, on leur dira que c'est psychiquement qu'ils ne sont pas encore mûrs. On traîne ainsi un âne par sa carotte jusque vers les vingt ans, et parfois davantage. »

Duvert montre d'abord quelle idéologie implicite sous-tend l'ouvrage, et en quoi elle se rattache à tout un système d'exploitation et de rentabilisation de l'effort humain : si le manuel, et maintenant les cir-

(1) Editions de Minuit. Prix : 18 F.

(2) Toutes les phrases entre guillemets sont des citations de l'ouvrage dont je rends compte.

culaires officielles, mettent si obstinément l'accent sur la **reproduction**, au détriment constant de la liberté, de la gratuité et de la polyvalence du désir, n'est-ce pas parce que nos sociétés sont avant tout des machines de production, et que la « reproduction » dont la famille et l'école sont le cadre est avant tout reproduction d'un certain ordre qui est le garant du bon fonctionnement de ces machines ? Ces préliminaires idéologiques d'un marxisme mâtiné de Deleuze pourront agacer certains lecteurs ; mais reprochera-t-on à Duvert de n'avoir pas imité la fausse objectivité et la neutralité pateline des médecins du groupe Hachette ? et je dois dire, pour ma part, que ces analyses, d'une clarté remarquable, m'ont souvent convaincu.

J'aime aussi, dans ce précieux petit livre, la profondeur de certaines remises en question, tout simplement, sans fracas ni ostentation. Qu'on en juge par ces quelques lignes, qui résument bien le sens général de sa critique : « Le petit humain est un féroce engin de plaisir, un extraordinaire dilapidateur de lui-même ; et l'éduquer selon nos normes — le socialiser abusivement — c'est lui enseigner la rétention de soi, l'épargne, lui désigner les « bons » investissements. Ces activités artificielles de désir, de production récupèrent intégralement le sujet ; on lui restituera en compensation une part minimale qui l'aidera à survivre et à croire que les investissements auxquels il a été forcé sont effectivement bons. » Ailleurs, le scalpel du critique démontre avec précision que le vocabulaire de nos médecins, dans sa technicité aseptique, est loin d'être innocent : « Contraindre l'enfant à dire « mon pénis est en érection » au lieu de « ma bite bande », c'est le déposséder de son sexe, transformer un événement intime, agréable, qui porte sa part de trouble, de plaisir et d'attente, en phénomène anonyme, étranger, justiciable d'une explication médicale qui le récupère et l'annule. » Peut-on décrire plus justement ce qu'est la vraie nature et la vraie vie de l'enfant, et la triste entreprise de ceux qu'un autre pamphlet qui eut son heure de scandale appelait les « éducateurs » ?

Mais, en insistant sur le sérieux et la profondeur cachés de ce livre, je ne voudrais pas vous laisser penser qu'il est d'une lecture austère et difficile. Cent fois, au contraire, il fait naître un rire vengeur ou libérateur. Je ne puis résister au plaisir, pour vous mettre en goût, de citer ce commentaire de la dernière photo de la famille heureuse du manuel à l'usage des 7/9 ans — à savourer mot à mot : « Famille du début. La leçon de choses a porté ses fruits ; le couple n'a pas eu de cinquième enfant, mais il y a un portrait d'ancêtres (grand-mémé accrochée à grand-pépé), une cage à oiseaux avec deux adultes et quatre oisillons, le couple chien qui, lui, a cinq petits — et, solitaire dans son pot mais rayonnant du devoir accompli, un cerisier garni de ses rouges cerises. Je ne les ai pas comptées. » Ou encore, à propos des mises en garde contre les mauvaises fréquentations et les mauvaises rencontres : « Toute relation non institutionnelle avec les adultes sera proscrite ; les enfants devront se présenter devant nous avec un écriteau sur le ventre : Attention, censure fraîche, défense de toucher. Il est fâcheux que cette barrière

qui « protège » l'enfance ressemble, en fait, à la clôture qui entoure les chantiers de démolition. » Le trait final est-il exagéré ? Après avoir lu les effarantes et très officielles enquêtes que cite Tony Duvert sur les enfants battus ou tués par des parents bourreaux et sur les suicides d'adolescents, on hésite à le contester.

JEAN-NOËL SEGRESTAA.

LE BONHEUR DES FOUS

roman de PIERRE GUYARD (1).

Au cours d'une assez longue introduction, ce roman d'une écriture presque féminine est encombré de notations sur un paradis perdu et une enfance sous les tropiques.

Hormis le narrateur François, un adolescent, le personnage central est sa mère, Blanche.

Une mère-sœur, presque amante qui, l'esprit égaré, confond son fils avec un mari décédé depuis longtemps — mort ou accident — loin de la métropole.

Dans ce monde clos surgit, un jour, Jean que les femmes n'intéressent guère, flanqué d'un garçon assez pervers qui lui est attaché dans tous les sens du terme : Laurent.

François ne tarde guère à succomber la proie toute désignée de Laurent, se reprend, se refuse à Jean et reste seul dans la maison désertée, face à une mère, peut-être plus lucide, mais résolument hostile.

Il serait bien excessif de prétendre que ce récit captive ou même retient l'attention du lecteur.

Il a le défaut majeur d'être empêtré dans les souvenirs autobiographiques. Mieux vaudrait carrément un journal intime.

Pierre Guyard, nous apprend une prière d'insérer, compose un second roman, tout en préparant « mollement » (sic) l'agrégation.

Puisse cette œuvre être plus musclée.

SINCLAIR.

(1) Grasset.

L'OISEAU DE NUIT

de SUSAN HILL (1).

Klæber Hædens, sur la bande-annonce, déclare que cette jeune femme de trente ans « a retrouvé l'art des grandes romancières anglaises de l'entre-deux-guerres ». Pour une fois, il semble bien que la publicité dise vrai. Il se pourrait même, si la production à venir de cet auteur confirme les promesses de ses débuts (des nouvelles, trois (ou quatre ?) romans), qu'elle devienne un écrivain britannique important de cette fin de siècle.

*
**

Quel admirable roman, en effet ! Il est fait de tendresse, de pudeur, d'émotion contenue et d'élan profonds, d'amour enfin. Et d'amour pur, où le plus fort sacrifie tout au plus faible : carrière, plaisirs, recherches personnelles, tranquillité, amis, fortune...

Francis Croft, poète génial, peut vivre à sa guise, écrire, grâce à Harvey Lawson qui veille sur lui, le guide... si tant est qu'un déséquilibré puisse être guidé. Car Francis, d'inquiet, de tourmenté, d'halluciné, devient totalement fou, mais par périodes — de quelques heures à quelques mois — avec des rémissions — de quelques heures à plusieurs années. Et Harvey, pendant les vingt ans que dure leur vie commune, défend son ami contre les autres et le protège contre lui-même, car Francis sait ce qu'il est.

Trente ans après la mort de celui-ci, Harvey, octogénaire, raconte quelques années de leurs existences mêlées : et ce n'est pas sous la forme de Souvenirs ou de Mémoires qu'il le fait, mais aiguillonné par la nécessité de revivre ces moments terribles : de jeunes chercheurs l'assaillent de questions, d'interrogatoires, et espèrent des « papiers », des carnets, toute trace qui pourrait alléger leurs exégèses. Mais tous passent à côté du vrai talent de leur modèle, car aucun ne comprend — et ne peut comprendre — ce qu'il fut, ni ce que fut la vie de ces deux hommes.

Ce fut un martyr pour tous deux : les crises de Francis, qui craignait tout (les gens, les oiseaux, les choses gluantes) et qui partait de la maison au hasard vers les bois, l'église, les marais ; les voyages des années 35 quasi improvisés (Venise-la-lugubre, l'Allemagne, la Californie — où il alla seul faire des conférences en Université) ; les

(1) Roman traduit de l'anglais par Roseline Eddé. Albin Michel, collection « Les Grandes Traductions », avril 1973, in-8°, 258 p. Prix : 22 F. — Paru à Londres en 1972 sous le titre *The Bird of Night*, chez Hamish Hamilton.

longues semaines de prostration dans une pièce aux rideaux tirés, surchauffée, sale, en désordre : les moments de détente, de joie, de vie saine — où il avait conscience de son état, redoutait l'internement et refusait les médecins ; les angoisses, les terreurs de Harvey, sur le qui-vive permanent, mais qui devait garder raison, lui, au milieu des délires les plus éprouvants...

Néanmoins, si dans sa forme réussie ce roman (dont on oublie vite qu'il est cela, pour vivre intensément avec les personnages, dans l'amitié de qui on entre en intime) séduit, subjugué même, son contenu laisse obscur un aspect pourtant essentiel et sans lequel rien ne s'explique : il n'est pas, bien sûr, du domaine d'un récit de cet ordre de détailler l'intimité domestique d'un couple. Mais le lecteur ne peut s'empêcher de se demander, sans jamais savoir ce qu'il en est, quelle est la nature des relations de ces deux hommes. Aucun point ne permet de soupçonner qu'elles sont charnelles. Le père de Francis, lors de sa seule visite, en est persuadé :

« Vous vivez... » Il s'arrêta et me regarda si fixement que je détournai les yeux, tout en ayant honte de le faire.

« Vous vivez d'une manière plutôt irrégulière.

— Non.

— C'est mon avis.

— Elle nous convient » (page 204).

Et le seul médecin — compréhensif, sage — qui vient une fois dans la maison, provoque une réponse explicite et équivoque à la fois :

« Mais êtes-vous prêt à consacrer toute votre vie à le soigner ainsi ?

— Absolument.

— Pourquoi ? Parce que vous avez commencé et que vous estimez n'avoir plus le choix ? Parce que c'est un devoir ?

— Parce que je l'aime. » (pages 143-244).

*
**

Il ne faudrait pas dépoétiser ce très beau récit. Et le critique, en en rendant compte, est presque gêné d'avoir à soulever ce voile ; et pourtant ?

Cette fissure est la seule faiblesse de ce livre. On pourrait épiloguer. Je regrette d'avoir dû y consacrer un paragraphe ; il m'a semblé néanmoins nécessaire de le dire (2) ; mais la puissance poétique de l'ouvrage est telle que cela ne doit aucunement retenir quiconque de le lire, et même de l'aimer. Il faut absolument vous y plonger : le lire, ce sera de votre part rendre un hommage à l'Amitié.

PIERRE NOUVEAU.

(2) D'aucuns, comme moi, y verront une faiblesse ; d'autres jugeront au contraire que c'est un bien — et un tour de force de l'auteur ; les deux lectures, j'en conviens, sont possibles, et elles conduisent toutes deux à un plaisir rare ; c'est une preuve supplémentaire de réussite.

LE PÉLICAN

film français de GÉRARD BLAIN.

Montherlant a longuement épilogué à une certaine époque sur les sentiments de paternité, sur leurs écueils.

Très rares, soutenait-il, étaient les œuvres dont cet attachement était le ressort principal.

Après avoir prêté un enfant à son héros assez autobiographique : le Costale des Jeunes Filles, une pièce avait vu le jour : **Fils de personne**. Pièce bien irritante et crispée, il va sans dire, et qui doit avoir plus d'une ride.

Dans la vie il en était tout autrement et l'intérêt qu'il marquait aux garçons n'avait rien à voir avec les liens du sang.

Ce préambule n'est pas tout à fait inutile pour situer ce second film de Gérard Blain.

Après *Les Amis* dont Arcadie a parlé, *Le Pélican* est une œuvre sans complaisance.

L'anecdote y est réduite à son expression la plus dépouillée, une certaine rigueur, quelque peu bressonnière, y règne sans partage.

Le rapt de l'enfant est lui aussi traité sans sacrifier en rien à un spectaculaire recours à la violence.

Le revers de cette médaille c'est le côté statique de tout le film.

La quête passionnée de ce père à l'affût de ce fils dont il a été coupé depuis dix ans ne peut pas ne pas comporter de nombreux temps morts.

Si Blain et les deux garçonnetts (dont l'un, le plus jeune, est son fils) sont parfaits, je n'en puis dire autant des personnages secondaires trop souvent malhabiles ou faux.

Quant à faire la part de ce qu'il pourrait y avoir d'ambigu dans cette poursuite, puis dans cette attention scrutatrice, je ne m'y risquerai pas.

Il reste une œuvre grave, insolite par plus d'un côté et qui ne peut laisser Indifférents aucun de ceux qui se sont un jour trouvés affrontés aux complexités de la paternité.

SINCLAIR.

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

D'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 255-88-29

YVES KERRUEL

LE SOLDAT NU

« ... *S'impose, obsédante, envahissante,
la présence de Philippe...* »

Ed. Julliard — 224 p. — 23,55 F

PASSEZ VOTRE PERMIS DANS UNE AMBIANCE JEUNE
ET SYMPATHIQUE

PARIS AUTO-ÉCOLE

Métros : Abbesses - Blanche - Place Clichy

13, rue Caulaincourt, PARIS-18° - Tél. 606-82-29

PERMIS VOITURE ET MOTO (HONDA 350 Four)

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

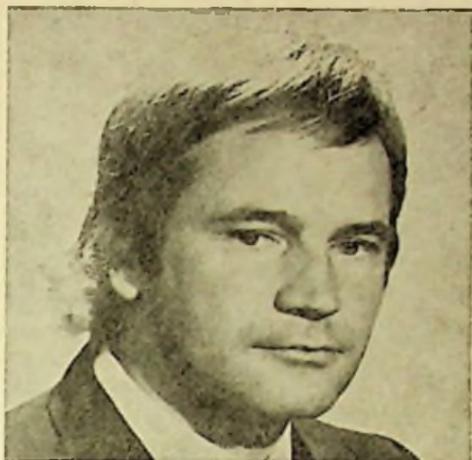
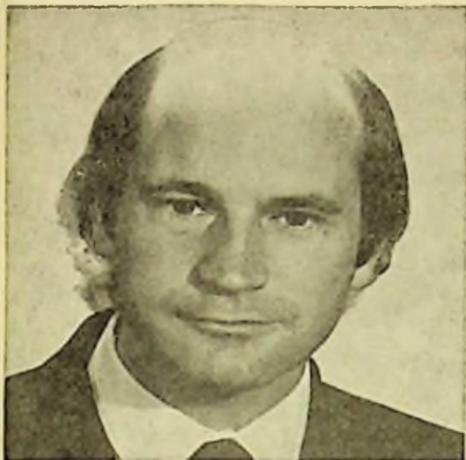
vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris

94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)



pourquoi pas vous?

Vos cheveux sont remplacés au fur et à mesure qu'ils tombent - ou après que vous les ayez perdus - avec de vrais cheveux, à votre teinte, coiffés pour vous, et si bien mêlés aux vôtres qu'on ne les distingue pas.

Vous dormirez et travaillerez avec NEWHAIR. Vous pratiquerez vos sports favoris avec NEWHAIR : natation, rugby, foot, judo, tennis, etc.

Vous ferez vous-même vos shampoings, puisque NEWHAIR fait partie intégrante de vous-même. De nouveau, vous revivrez librement et sans souci. Venez vous rendre compte par vous-même, sans aucun engagement de votre part.

NEWhair

30-38 rue des Plantes, PARIS 14^e - Metro Alésia
Tél 731.76.00 - 567.82.68 - 306.83.97

NANTES : 11, rue Boileau (angle rue du Calvaire) - 71.10.82 • NANCY : 22, rue des Dominicains - 24.48.01
MARSEILLE : 44, La Canebière - 33.17.43 • CANNES : 40, boulevard Carnot - 39.31.28 • NICE : 12, avenue Jean Médecin - 85.10.87

CHRISTIE

GUI DANIEL,

lauréat des Lauriers d'Or, visagiste,

et son équipe vous attendent du LUNDI au VENDREDI soir,
pour tout ce qui concerne vos CHEVEUX : mèches, reflets,
coloration, mini-vague, et mettent à votre disposition leur
département CLINIQUE DU CHEVEU (seborrhee, cheveux
secs et chute - résultat garanti).

**ESTHÉTIQUE (dépositaire CARITA)
SOINS DU VISAGE — MAQUILLAGE — ÉPILATION
MANUCURE — BEAUTÉ DU PIED**

Soirées avec thème, consultez-nous 48 heures à l'avance
Soins à domiciles : prévoir 15 jours à l'avance

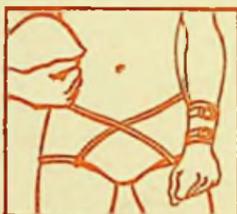
UNE REMISE DE 10 % est consentie
aux membres d'ARCADIE

8, rue du Roule - 75001 PARIS - Tél. : 233-81-28

Amis d'ARCADIE, chez

B A R L A Y

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —